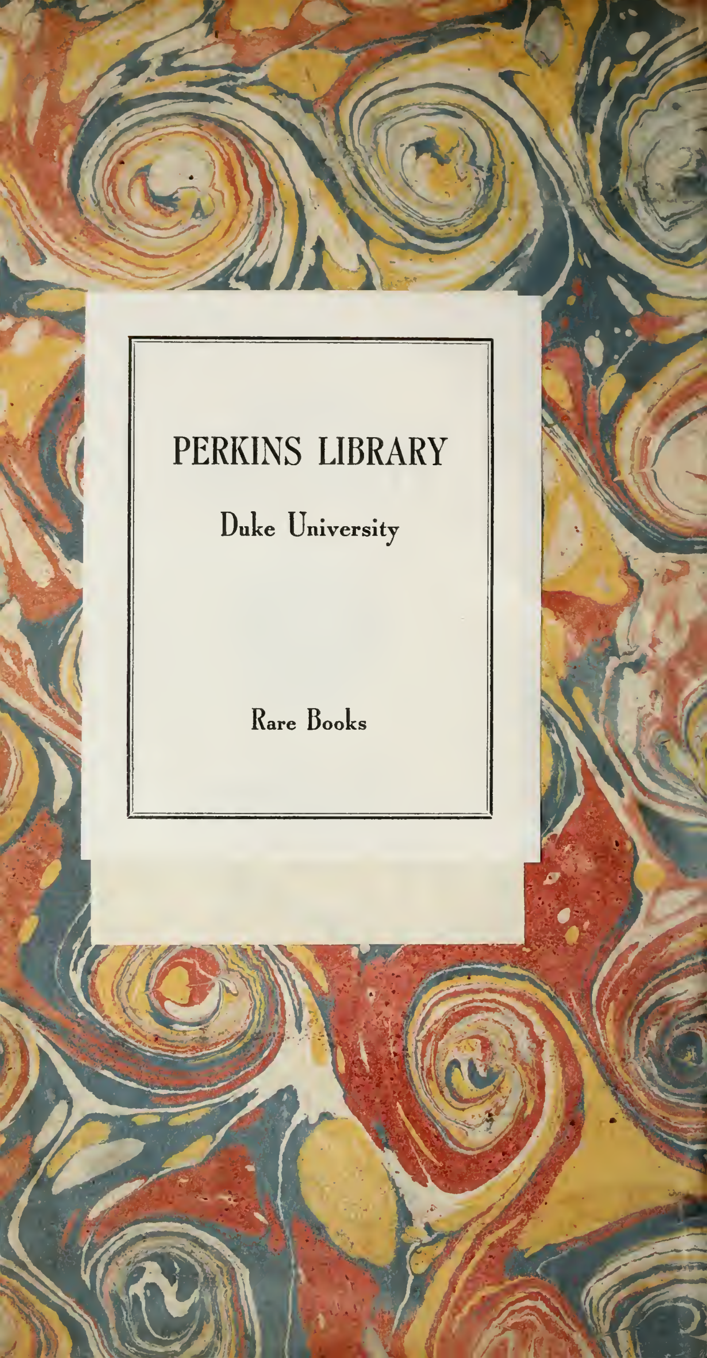



PERKINS LIBRARY
Duke University
Rare Books



[illegible] de Beau[illegible]

[illegible]

ESSAI

SUR

LE BONHEUR

OU

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR

LES BIENS ET LES MAUX DE LA

VIE HUMAINE.

Desine mollium
Tandem querelarum
Horat. L. I. Od. IV.



A BERLIN

Chez A. HAUDE & J. C. SPENER

M DCC LVIII.



ESSAI SUR LE BONHEUR.

Quelques hommes ont besoin de consolations, je vais tacher de leur en procurer; peut-être qu'en dévelopant les idées, qui m'ont occupé depuis si longtems, je porterai dans leur ame, comme dans la mienne, cette douce tranquilité, & cette entiere resignation aux volontés immuables de la Providence. Mon cœur parle, & ce n'est point mon esprit qui cherche à s'éblouir.

J'ai vû des hommes ſe plaindre amerement de leurs maux, j'en ai vû qui ſe perſuadoient qu'ils étoient malheureux, j'en ai vû qui croïoient l'homme malheureux. Seroit-il poſſible qu'exiſter ne fût pas un grand bien? Il me ſemble trouver dans la vie tant de biens précieux, & tant d'avantages réels, que je ne puis m'empêcher de benir la Providence de m'avoir donné l'exiſtence: beniſſez la comme moi vous tous qui vivez, car vous êtes heureux, & j'eſpere vous en faire convenir.

Pour juger de la vérité, de ce que je vais m'éforcer d'établir dans cet eſſai, il ſufira d'examiner quels ſont les maux dont les hommes peuvent ſe plaindre, & quels ſont les biens dont ils devroient

vroient ſe féliciter. Nous verrons l'homme avec ſes foibleſſes & ſes infirmités, nous le verrons avec ſes avantages: nous écouterons ſes plaintes, ſes déſirs, ſes prétentions, & nous lui arracherons l'aveu de ſon bonheur & de ſon ingratitude.

Un homme eſt heureux ſi le nombre & le prix des biens dont il jouit, ou dont il eſt le maitre de jouir, l'emportent ſur le nombre & la force des maux, qu'il ne peut éviter: & c'eſt ce qu'on peut dire de tous les hommes. Il y a des maux beaucoup plus douloureux & beaucoup plus triſtes les uns que les autres; il y a des biens beaucoup plus précieux les uns que les autres; il eſt dans la nature, qu'un mal étoufe quelque-

fois le ſentiment de pluſieurs biens, comme il l'eſt qu'un ſeul bien faſſe oublier pluſieurs maux: il y a des biens, il y a des maux, qui ceſſent d'être ce qu'ils ſont ſi leur durée eſt fort courte, quelquefois ſi leur durée eſt fort longue. Ce n'eſt donc pas par le nombre, encore moins par la durée de nos maux & de nos biens, qu'il faut juger de notre bonheur: il faut tout prendre & peſer encore plus que compter.

A la tête des veritables maux, je mets les crimes & les vices, à la tête des veritables biens la vertu. Il n'y a que les crimes, qui puiſſent nous rendre malheureux, il n'y a que les vices qui puiſſent jetter de l'amertume ſur nos jours. Un homme parfaitement heu-

reux

reux ſeroit celui, qui avec beaucoup de lumieres auroit toutes les vertus, dont l'ame pure & ſans taches, dont l'eſprit ſans préjugés & ſans erreurs repréſenteroient l'image de la Divinité: un mortel auſſi heureux n'exiſte point, il y a des foibleſſes & des erreurs inſéparables de l'humanité, mais il eſt beaucoup d'hommes qui aprochent d'un original auſſi parfait. Un homme veritablement malheureux ſeroit celui, qui connoiſſant la nature & l'importance de ſes devoirs, ſe livreroit avec plaiſir à tous les crimes & à tous les vices; pour qui la vertu ſeroit un mal, comme la clarté du jour l'eſt pour des yeux malades. Si un Etre de cette eſpece étoit poſſible, je ſerois moins porté à croire, que

tous les hommes ſont heureux, parceque les hommes difèrent trop peu les uns des autres, mais il n'en exiſte point dans la nature. C'eſt entre ces deux extrêmités qu'il faut les placer tous, il eſt un point qu'ils n'ateignent jamais, il eſt un intervale où ils ſe trouvent tous, quelle que ſoit la diférence qu'il y ait entre le plus vertueux & le plus vicieux des hommes. Il y a plus, il n'eſt point d'homme en qui l'on trouve plus de vices que de vertus, il n'en eſt point qui ſoit plus ataché au vice qu'à la vertu: les crimes ſont non ſeulement rares, mais encore ſuivis toujours du repentir, ce qui leur ôte une bonne partie de ce qu'ils ont de hideux: l'homme enviſagé du côté moral eſt heu-

reux

reux, puisque le nombre & la force de ſes maux, c'eſt à dire le nombre de ſes vices & de ſes crimes, eſt au deſſous du nombre & du prix de ſes biens, c'eſt à dire du nombre & du prix de ſes vertus: il pourroit être bien plus heureux, il dépend de lui de diminuer infiniment la ſomme de ſes maux, & d'augmenter infiniment celle de ces biens. L'homme envisagé du côté du phyſique ne peut pas même comparer ſes maux à ſes biens, tant ceux-ci l'emportent ſur ceux-là. De là je conclus, que les hommes ſont heureux, quoique le degré de leur bonheur ne ſoit pas le même, & que le ſage ſoit le plus heureux.

Si l'on m'arrête dès le commencement de cet Eſſai, pour me faire conſidérer le nombre de nos vices; ſi l'on étale à mes yeux ces crimes dont la terre eſt ſouillée, ſi tout rempli des idées atrabilaires de l'illuſtre *La Rochefaucault*, on ne veut ſupoſer dans les hommes qu'un vice dominant, & des vertus équivoques, ſans entrer ici dans des diſcuſſions hors de lieu, je repondrai ſeulement que j'ai meilleure opinion des hommes; qu'un monde, que de ſemblables hommes habiteroient, ſeroit un monde indigne d'être ſorti des mains de la ſouveraine Sageſſe, indigne d'être conſervé & gouverné par la divine Providence. S'il y avoit plus de mal que de bien moral dans cet Univers,

vers, Dieu auroit-il pû le tirer du néant, & l'auroit-il dû? Mais fût-il vrai, que les vices des hommes l'emportassent sur leurs vertus, il sufiroit qu'il dépendit d'eux de se rendre vertueux, pour qu'on pût dire que c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre, s'ils ne sont pas heureux: Celui qui peut à chaque instant se procurer un bien qu'il n'a pas, est censé le posséder: manquerions-nous de ce qu'il est en notre pouvoir d'obtenir? Nous sommes d'autant plus les maitres de nous rendre vertueux, qu'il n'est point de vertus sans un choix libre & éclairé.

D'ailleurs, & c'est dans ce point de vûë que j'ai toujours envisagé la question sur le bonheur des

hommes, on ſe plaint d'être malheureux, & on en alégue des raiſons, qui prouvent le contraire: c'eſt à montrer que les maux, dont les hommes ſe plaignent, ne ſont point des maux, que les vûës de la Providence ſont des vûës ſages, que l'état actuel des hommes eſt un état heureux, & qu'il ne dépend que d'eux de jouir d'un bonheur aſſuré, que cet Eſſai eſt deſtiné.

Pour établir ces vérités il faudra combatre beaucoup de préjugés; il faudra montrer la nature des veritables biens, celle des veritables maux: il faudra faire voir le prix de pluſieurs avantages, que la pluſpart des hommes n'eſtiment gueres, & le peu de valeur de beaucoup d'autres qu'ils eſtiment

trop:

trop : il faudra détruire des préjugés, que le ſentiment ſemble autoriſer, & combatre pour une cauſe décriée de nos jours par de grands hommes, quelle tache!

Je n'irai point chercher ici dans l'optimiſme de *Leibniz* une preuve générale de ce que j'avance, & à la quelle il n'y a poiut de replique. Les hommes, trop peu citoiens pour voir ſans murmure leurs intérêts particuliers ſubordonnés au bien public, pourroient ils voir d'un œil tranquile la nature leur diſpenſer quelques maux, parceque ces maux ſont néceſſaires dans le plan du meilleur monde, le ſeul que Dieu pouvoit choiſir? ſe conſoleroient-ils de leurs infirmités par l'idée, qu'elles contribuent à la perfection du tout?

tout? Ce ſeroit ſans doute envain qu'on leur prouveroit, que cet Univers eſt de tous les Univers poſſibles le meilleur, & que leur état eſt par conſéquent le meilleur état poſſible, parcequ'il eſt le ſeul qui convient au monde le plus parfait, ils penſeroient toujours que leurs déſirs & leurs paſſions auroient pû s'acorder avec ce beau plan: peut-être y auroit-il des hommes aſſez extravagants pour s'imaginer que ce monde eût été meilleur, ſi ce monde leur eût plû davantage. Tout eſt bien, tout ce qui eſt ne ſçauroit être autrement ſans ſupoſer en Dieu des imperfections, qui ne conviennent point à l'idée que nous devons avoir de cet Etre. Tout eſt bien, c'eſt à dire que tout ce

que Dieu a fait, comme tout ce qui arrive aux hommes, ſans qu'ils aient pû l'éviter, ne ſçauroit être un mal. Mais j'abandonne ſans peine une preuve auſſi ſenſible pour les Philoſophes, j'en ai d'autres à produire aux quelles on ne ſçauroit ſe refuſer.

Commençons par examiner les maux dont les hommes ſe plaignent, les biens qui leur manquent & qu'ils déſirent, & les imperfections qu'ils trouvent dans les biens dont ils jouiſſent; nous finirons par l'examen des avantages infinis qui leur ont été acordés, & nous verrons que l'homme eſt heureux.

Les maux que les hommes ne ſçauroient éviter, ne ſont point de veritables maux, parce qu'ils

leur viennent de la main même d'un Etre qui veut, & qui peut les rendre heureux: les maux que les hommes peuvent éviter ne ſont point des maux, dont ils aient droit ou raiſon de ſe plaindre. Que de plaintes détruites par une ſeule réfléxion! mais enviſageons les choſes de plus près. La diformité du corps, une ſanté foible, les chagrins & la diſette, maux dont nous ne ſommes pas toujours la cauſe, & qu'il ne dépend pas toujours de nous d'éviter, pourroient-ils jetter aſſez d'amertume ſur nos jours, pour nous perſuader que c'eſt un mal que de vivre?

S'il eſt des ames aſſez peu élevées, pour mettre les diformités du corps au nombre des plus grands

grands maux, il n'en eſt ſurement point, qui aiant le choix préféreroient le néant à l'exiſtence acompagnée de quelques infirmités de cette eſpece. Il eſt ſans doute facheux, pour ces perſonnes nées avec quelques unes de ces incommodités, de voir les hommes atacher tant de prix au leger avantage d'une figure agréable, craindre bien plus les diformités du corps que des maux réels, & jetter quelquefois du ridicule ſur ceux, que la nature n'a pas trop bien partagés: mais notre bonheur dépendroit-il de ces jugemens frivoles, & ſerions-nous à plaindre pour une raillerie? Celui qui eſt né avec quelque incommodité de cette eſpece, doit tirer de l'état où il ſe trouve les conſola-

ſolations propres à lui faire oublier les dégoûts de ces femmes, à qui les privileges du Sexe ne ſont que trop néceſſaires, & les bons mots de ces petits maitres plus frivoles encore, que les femmes dont ils ſont les triſtes idoles. Qu' importe-t-il donc à l'homme raiſonnable, à l'Etat, au genre humain, que notre corps reſſemble parfaitement à l'idée, que nous nous ſommes faite d'une figure qui plait, ou que contre les régles de la proportion il choque ceux, qui placent le merite dans les agrémens les moins ſenſibles aux yeux du ſage? Il y a de ces petits eſprits qui donnent tout à un certain ordre à la parure, & aux aparences, ſemblables à ces gens opulens qui forment

ment de faſtueuſes bibliotheques où le hazard amene les ouvrages immortels de nos grands hommes, & où l'étude la plus conſtante y dirige les reliûres & les ornemens, ils ne s'ocupent que de l'acceſſoire : c'eſt un travers, mais les travers des hommes ne ſçauroient nous rendre malheureux.

Une ſanté foible ſeroit-elle un mal qui pût troubler notre bonheur ? on ſeroit peut-être plus heureux, ſi elle étoit à l'abri des infirmités de la vie, mais eſt-on malheureux par la raiſon qu'on n'eſt pas auſſi heureux qu'on déſireroit de l'être ? J'ai dit peut-être, parcequ'il n'eſt que trop vrai qu'une ſanté bien afermie devient ſouvent une raiſon, ou du moins une ocaſion de nous livrer

 à tou-

à toutes ſortes d'excès. Celui qui ſçait penſer ne ſe laiſſe point abatre par des incommodités, qu'il peut ſoulager de tant de manieres diférentes. Les maux dont nous nous plaignons ne ſont la pluspart du tems que de legeres privations d'avantages, que le tems ramene ſouvent avec uſure; ſouvent nous ne ſentons le mal, que parce qu'une longue habitude nous a trop fait à des biens, qui par leur nature ne ſçauroient être à l'abri des changemens: d'ailleurs quelque maladie que nous ayons tout notre corps ne ſoufre pas, & ſi nous étions juſtes nous opoſerions à nos douleurs les biens dont nous jouiſſons. Un ſourd n'eſt point aveugle, un gouteux n'eſt pas hydropique:

que: je n'ai garde de nier que la goute & la ſurdité ne ſoient des maux desagréables, mais je nie que ces maux & tous les autres, ne ſe les fut-on point attirés par ſes déréglemens, puiſſent autoriſer nos plaintes & nous rendre malheureux. Il eſt une grande diférence entre ſoufrir & être malheureux, & c'eſt ce que les hommes ne veulent point croire lorsqu'ils ſoufrent: je ne ſuis point étonné de voir les hommes gouvernés par les paſſions, mais je le ſuis de les voir eſclaves de la plus petite douleur. Dans les maux de la vie, quelque douloureux qu'ils ſoient, ſi la faculté de penſer nous eſt ravie, l'état où nous nous trouvons eſt un état d'indiférence & d'inſenſibilité,

nous ne ſoufrons plus: & ſi la liberté de penſer nous reſte, nous pouvons trouver des ſujets de conſolation, ils ne nous manquent jamais: ceux à qui cette liberté paroit inſuportable, & qui ſe perſuadent que la réfléxion rend les maux de la vie plus douloureux, reſſemblent à ces ſoldats qui plutôt furieux que courageux atendent pour aller au combat, que le vin leur ait ôté l'uſage de la raiſon. On pardonne quelque choſe aux premiers mouvemens de la douleur, mais on ne ſçauroit pardonner à ceux, qui s'abandonnent au deſeſpoir, de ſe laiſſer tiraniſer par la douleur, & de ne pas eſtimer davantage ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme. Que dirons-nous donc de

de ceux, qui après avoir paſſé les trois quarts de leur vie ſans ſoufrir même de ces legeres incommodités, ſe croient fort malheureux lorsque la foibleſſe ou la perte des eſprits animaux les rend moins vifs, moins ſenſibles au plaiſir, & ſujets à quelques infirmités? Au milieu de ces maux l'espérance qui ne nous quite jamais, les ſecours qui ſe préſentent de toutes parts, les conſolations qu'on peut ſe procurer, ce tendre intérêt que nos parens & nos amis prennent à ce qui nous regarde, cet avertiſſement d'une fin qui nous atend, ces moiens de rentrer en nous-mêmes, ces circonſtances ſi propres à nous engager à prêter une main ſecourable à d'autres, qui ſoufrent au-

tant & ſouvent plus que nous, ces preuves que la nature nous ſuggere de la viciſſitude des biens de la vie, & du prix ineſtimable d'une conduite ſans reproche, ces momens enfin où nous aprenons à connoître des hommes, qui ont eu ſi longtems l'art de déguiſer leurs veritables ſentimen, au milieu, dis-je, des infirmités de la vie tous ces avantages ſont autant de biens, qu'il ne faut point oublier.

La diſette, cet état où la vertu eſt quelquefois miſe à l'épreuve, paroit aux hommes un veritable fléau: elle ſeroit moins hideuſe à leurs yeux, s'ils aimoient moins les richeſſes & l'abondance. Ils déſirent beaucoup, & déſirent avec cette vivacité, qui produit l'in-

l'inquietude avant la possession, sans produire le contentement dans la possession. On voit à la honte de l'humanité des hommes sacrifier leurs plaisirs, leur repos, leur contentement, souvent leurs devoirs & l'intérêt public à l'acquisition d'un bien, dont ils ne tirent que de legers avantages, & qui leur cause quelquefois des maux réels. Il y a des ressources contre la pauvreté, notre orgueil les rejette: qu'importe-t-il donc à l'homme d'avoir une abondance de superfluités, ou de n'avoir que ce qu'il faut précisément pour subvenir aux besoins de la nature? Mais manquer du nécessaire dira-t-on? Ah que ce nécessaire est étendu pourrois-je repondre! les hommes ne man-

quent jamais du néceſſaire; c'eſt moins cet indigent qui va quêter de portes en portes, qu'on entend ſe plaindre de la diſette, que ceux à qui une vanité déplacée & des déſirs ſans bornes font trouver l'état de mediocrité où ils vivent, un état de miſere & d'infortune. Les richeſſes, il eſt vrai, procurent des agrémens que la pauvreté ne connoit pas, mais ces agrémens ſont-ils donc les avantages les plus précieux de la vie? Si elles mettent quelques vicieux à l'abri d'un mépris marqué, par la faute de cette foule d'eſprits rampants dont la terre eſt inondée, ſi même elles lui procurent, malgré ſes vices & ſes travers, une conſidération particuliere, triſte avantage pour qui

ſçait

ſçait penſer, quel mal en reviendroit-il à celui qui eſt dans la pauvreté? pourroit-il envier le ſort d'un homme, qui n'a que des amis laches, d'un homme qui tous les jours empoiſonné par l'encens, & encore plus par la complaiſance, ſe prépare le plus triſte avenir, près de qui la vérité n'arrive que rarement, qui ne doit ſes amis qu'à ſa fortune, & qui dans le ſein de l'opulence trouve encore qu'il n'a pas aſſez? Ah trop heureuſe mediocrité, c'eſt vous qui détournés de l'homme les leçons un peu dures de la pauvreté, & les écueils funeſtes des richeſſes! Mais ſoufrir la hauteur & le mépris des riches, à qui l'abondance paroit une raiſon de ſupériorité! langage de la va-

nité, qui ſe trouve ſous les haillons comme au milieu des grandeurs: votre mal eſt de trop déſirer ce que vous enviés aux autres.

Les chagrins, cette ſituation de l'ame où l'homme ſe croit malheureux au ſein d'une infinité de biens, où il ſe plaint ſans avoir de maux, où toujours inquiet & troublé il ne voit dans le paſſé, que les maux qu'il a ſoufert, dans l'avenir que ceux qu'il redoute, & dans le préſent que les biens qui lui manquent, les chagrins, dis-je, n'abatent que ces ames puſilanimes ſur qui la raiſon n'a plus d'empire: un eſprit qui réfléchit ſe roidit contre les adverſités. Nos chagrins ont aſſez ſouvent une ſource bien impure,

pure, l'amour propre & l'injustice. Si nous nous perſuadions, que nous ne meritons que peu de choſe, qu'il y a une infinité d'hommes plus vertueux, & plus éclairés que nous, nous n'aurions garde de croire, que la nature nous ait mal partagés: ſi nous nous voulions faire atention à nos veritables intérêts, nous n'aurions garde de nous afliger de ces petites adverſités plus faites pour notre bien, que nous ne le croïons. Trop ſenſibles à nos pertes & trop ingrats après les avoir faites, nous ne voulons trouver dans les biens que nous avons perdus ni ſujet de plaiſir, ni ſujet de reconnoiſſance, nous y trouvons un ſujet de murmure. Eſt-il raiſonnable, eſt-

il

il juſte de ſe plaindre de ne pas jouir toujours des mêmes avantages? d'autres ſuccęedent aux premiers. Au lieu de ſentir le prix de nos biens, de ceux même qui flatent nos paſſions & nos gouts, nous ne penſons qu'à l'avenir, & la privation de ce qui nous a fait plaiſir devient pour nous une raiſon d'ingratitude & de murmure. Ce qui chagrine & aflige un grand nombre de perſonnes, devroit le plus ſouvent leur paroitre un bien, parce qu'il l'eſt éfectivement. Une femme ſe déſole de la perte de ſa beauté, parce qu'elle aimoit trop des ſufrages frivoles, & des avantages qui ne le ſont pas moins: ce nombre d'adorateurs, qui l'encenſoient tous les jours, l'abandonne aujourdhui, heureuſe de

de pouvoir dans ſa retraite revenir de ſes erreurs & de ſes foibleſſes! Un ambitieux eſt acablé de la disgrace de ſon Prince, ces courtiſans qui s'empreſſoient à lui plaire l'abandonnent tout à coup, ils le mépriſent même, le trone eſt à ſes yeux un ſujet d'alarme. Ah plus ſage ſi empreſſé à reparer ſes torts, il cherchoit à meriter l'eſtime du public, & à ſe procurer le bonheur d'être content de lui-même, bien qui ne ſçauroit lui être enlevé, & qui eſt au deſſus de tous les biens de la vie. Les disgraces de la fortune ſont preſque toujours le premier pas, mais un pas forcé qu'on fait vers la ſageſſe.

Parmi les chagrins les plus vifs on peut ſurtout conter celui, que nos

nos ennemis nous font éprouver par le mépris & par les injures. Les Stoiciens ont trop prétendu de l'humanité; une parfaite insensibilité, fut-elle bien possible, ôteroit à l'homme & la vertu & le plaisir de pardonner: le désir d'obtenir l'estime & l'amour des hommes est né avec nous: c'est lui qui nous rend si sensibles à l'injure, mais si l'homme doit la sentir, l'homme sage doit la pardonner. Le mépris nous fait surtout beaucoup de peine, lorsque nous avons bonne opinion de ceux, qui nous le témoignent: mais un homme de bien est à l'abri de celui, au quel il pourroit être vraiment sensible; pour les marques de mépris, qui échapent quelque fois à des gens sen-

ſenſés mais prévenus, elles ſont un mal que le tems détruit bientôt, & que l'idée conſolante de ne les pas meriter fait aiſement oublier; qu'y a-t-il en éfet de triſte pour un homme; qui ne ſe voit mépriſé que par ceux, dont il eſt aſſuré d'obtenir l'eſtime dès qu'il en ſera connu?

Il arrive bien rarement, & c'eſt ce qui peut encore nous conſoler, que ces hommes qui afectent un air de mépris pour tout ce qu'ils condamnent, ne ſoient eux-mêmes bien mépriſables. Les hommes ne diférent point aſſez les uns des autres, pour pallier toujours, à plus forte raiſon pour juſtifier toujours, cet air dédaigneux avec lequel ils parlent & jugent les uns des autres. Qu'il

ſeroit

ſeroit à ſouhaiter qu'on les perſuadat enfin, que ce n'eſt point par le mépris qu'il faut combatre l'erreur & les vices! on perſécute un homme par le mépris, comme par la calomnie & par les injuſtices, & la vérité ainſi que la vertu abhorre un ſoutien auſſi odieux que la perſécution. On a remarqué toujours, que c'étoient les hommes, qui avoient le moins de talents & de genie, qui étoient le plus portés à mépriſer ceux, qui les choquoient ou qui ne les aprouvoient pas: il eſt rare du moins qu'un homme, à qui il eſt ordinaire de mépriſer les autres, n'ait ou beaucoup d'amour propre ou beaucoup de mechanceté. Ce n'eſt point un ſi grand mal de ne pouvoir échaper à ce ton déciſif,

cisif, & à ces airs dédaigneux, plût au ciel que ce fût là tout le mal, que de semblables hommes puissent faire, & qu'ils fissent éfectivement! Il y a plutôt du bien que du mal à se voir en bute aux sarcasmes, aux injures, & au mépris de ceux, qui ne sont livrés qu'à leurs passions: heureux d'être haï & fui par ces vicieux qui infectent la societé, ou méprisé par ces ignorans qui l'étourdissent, un sage doit plaindre les uns & les autres, & s'aplaudir quelquefois de leurs injures. Ce que des haines particulieres peuvent lui atirer de ceux mêmes, qui reconnoissent son merite, est un mal contre lequel il est facile de s'armer: un éfort généreux sur notre ennemi le ramene, tout ce-

de à la douceur: quel eſt l'homme qui ne laiſſe tomber le poignard, lorsque ſon ennemi va l'embraſſer pour ſe reconcilier avec lui? La ſenſibilité du ſage n'eſt point une peine, ce n'eſt qu'un ſentiment de ce qui lui arrive.

Ce qui rend l'injure douloureuſe, c'eſt le déſir de la vengeance & l'amour propre: nouvelle preuve que nous ſommes nous mêmes les artiſans de nos peines. Celui qui aime la vengeance ne la trouve jamais à ſon gré. Ah qu'un homme, qui cherche à nuire encore plus qu'on ne lui a nui, eſt à plaindre! tout ocupé de ſa haine il n'eſt preſque jamais ſatisfait, s'il l'eſt il a tout à craindre: a-t-il détruit ſon ennemi, ſa vengeance eſt-elle com-

plette,

plette? il s'éleve au dedans de lui-même un vengeur des crimes, d'autant plus redoutable qu'il ne ſçauroit être combatu. On venge ſouvent ſon ennemi en voulant ſe venger. Un homme plus ami de lui-même & de ſon devoir, cherche à ſe reconcilier avec ceux qui le haïſſent: il ne ſe défend du mal qu'on veut lui faire, que pour parer le coup; c'eſt le mal qu'on lui préparoit qu'il veut éviter, ce n'eſt pas du mal qu'il veut faire, la vengeance n'entre point dans ſon ame. Le pardon des injures guerit la peine comme un flambeau diſſipe les tenebres les plus épaiſſes: la raiſon vient au ſecours des foibleſſes de l'humanité, elle apaiſe les mouvemens qui s'élévent dans ce cœur trop ſenſible à l'injure, c'eſt

Neptune qui sort de dessous les vagues irritées de la mer, qui fait taire les vents déchainés, & qui ramene avec le calme & le jour la joie dans le cœur de timides nautoniers. Il me semble voir ici l'image de cet acte de puissance où Dieu dit, *que la lumiere soit*, & la lumiere fut: oubliez l'injure, un mal oublié n'est plus un mal; que pourroit-il donc y avoir de si triste dans les injures? C'est un excès d'amour propre qui cause toute notre peine: cette haute estime, que nous avons conçue de nous mêmes, nous persuade que les hommes avec qui nous vivons n'ont jamais assez d'égards, de considération, & d'estime pour nous; ce soin que nous prenons d'excuser nos

foibles

foibles & de pallier nos defauts, cet aveuglement volontaire ſur tout ce qu'il y a de mauvais en nous, nous font trouver étrange qu'il y ait des hommes, qui nous ſupoſent quelques imperfections: la juſtice la plus exacte, quelquefois des éloges donnés avec ménagement nous paroiſſent autant d'injures: c'eſt la flaterie la plus baſſe, ce ſont les éloges les plus exagerés, les égards les moins merités, les atentions les moins duës que nous oſons prétendre: l'homme ſe croit une idole à qui l'encens ne doit jamais manquer. Combien de ſujets de plainte qui ne meritent pas d'être écoutés! on vous mépriſeroit parcequ'on ne vous encenſe pas, parcequ'on ne vous flate pas? Que vous êtes

à plaindre! merités l'eſtime publique, c'eſt le vrai moïen & le ſeul de vous rendre la verité plus agréable. Un homme qui a beaucoup d'amour propre, & beaucoup de vanité ſoufre preſque toujours, ces vices portent avec eux leur peine, & ce ſont eux pourtant qui ſont les vices favoris des hommes, tant il eſt vrai que les hommes entendent mal leurs intérêts: combien de mortifications eſſuiées en un ſeul jour, qui auroient été évitées, ſi l'on eut été plus modeſte & plus équitable! s'il arrive que les hommes ne vous eſtiment pas, qu'ils ne vous aiment pas, voïés avant que de vous plaindre, ſi vous merités d'etre eſtimé & d'être aimé: vous ne ſçauriez ignorer que l'estime

time & l'amour ne ſont guéres au pouvoir des hommes, on ne vous les refuſe que parcequ'on ne peut vous les acorder. Il eſt un moien ſûr d'arracher à tous les hommes l'éloge de nos mœurs, de notre caractere, de nos talens, de notre eſprit, il en eſt un de ſe faire aimer. Pour vous, qu'un merite ſupérieur n'a pû mettre au deſſus de l'envie, croïez que la baſſe jalouſie de ces vers qui rampent ſur la ſurface de la terre, & qui comblant les ſots d'éloges n'en refuſent qu'aux gens de merite, fait paroitre vos vertus avec encore plus d'éclat. Si l'on faiſoit réfléxion qu'il y a tant de plaiſir à exercer la vertu, qu'il y en a tant à ſe faire aimer des hommes à force de bienfaits, à ſe ſurmon-

ter ſoi-même, à conſerver dans ſon ame cette douce tranquilité, on ſe perſuaderoit aiſément, que le mépris & les injures ſont très ſouvent un bien pour ceux qui les ſoufrent, un mal pour ceux qui les font ſoufrir: on ſe plaindroit bien moins, qu'on ne plaindroit ceux dont on a été ofenſé.

Un ami, un fils, un pere, un époux, un amant s'aflige de la perte de ce qu'il chériſſoit; mouvemens d'une douleur, que la nature inſpire, mais que la raiſon doit modérer. Ces pertes ſont facheuſes, je l'avoue, mais ces pertes nous prouvent notre bonheur: nos chagrins ſont des taches à notre vertu, dès qu'ils excitent nos murmures. Pourquoi ne pas nous rapeller avec reconnoiſ-

noiſſance les délicieux momens, que la jouiſſance de ces biens nous a procurés? Un mourant peut ſe dire j'ai vecû; celui qui devient aveugle, j'ai joui de la vûë, mais dans les cœurs ingrats la perte d'un bien eſt cent fois plus douloureuſe, que la poſſeſſion, rendue inſenſible par l'habitude, n'en a été agréable.

Nous perdons des amis, mais les objets abſents ne ſont-ils pas perdus pour nous? tout gît dans l'opinion, & faut-il donc que pour des ames raiſonnables l'opinion décide du malheur & du bonheur? Pourquoi nous afligeons-nous? Seroit-ce parceque l'objet que nous chériſſions eſt privé de la vie? la vie eſt donc un bien, & ce bien cet ami l'a poſſedé: ou

bien ne feroit-ce que notre perte que nous pleurerions? mais combien alors ne s'ofre-t-il pas à notre esprit de sujets de consolation! Que nous versions des larmes, lorsque tenant dans nos bras des amis chers, une tendre épouse, nous les voïons quiter un sejour, où ils contribuoient à notre bonheur, c'est un éfet naturel de notre amour & de nos regrets; mais que le souvenir de leur existence passée nous arrache des soupirs & des murmures, c'est un éfet de notre ingratitude & d'une foiblesse bien condamnable, parcequ'elle est volontaire: pourquoi ne pas benir la Providence de les avoir eûs, au lieu de se plaindre de ne les plus avoir? le bien de les posséder n'est plus, le mal

mal de les perdre eſt paſſé, un mal qui n'eſt plus ſera-t-il douloureux tandis qu'un bien paſſé ne nous fait aucun plaiſir? „Quel-„le avidité, dit *Seneque*, (*) que „celle d'un homme, qui ne vo-„ïant aucun avantage dans ce „qu'il a reçû, ne trouve que du „mal dans ce qu'il eſt obligé de „rendre. Il faut être ingrat pour „ſe plaindre de la fin du plaiſir, „déraiſonnable pour ne mettre „au nombre de ſes avantages, „que ceux dont on jouit; celui „qui n'eſtime que ce qu'il a, ſans „ſonger à ce qu'il a eu, met de „trop étroites bornes à ſes biens.„ Tels ſont pourtant les hommes, triſte reſſource que celle du préſent, à chaque inſtant il ſe change

(*) Lib. de Conſol. ad Polybium.

ge en paſſé: au lieu de ſonger à ce nombre d'années que nous paſſerons privés de ces amis, que la mort nous a enlevés, ſongeons au long eſpace de tems, que nous avons paſſé avec eux. La poſſeſſion en a été agréable, ſoïons reconnoiſſants; il étoit de l'humanité de les perdre, conſolons nous; il étoit néceſſaire que nous fiſſions ces pertes, notre veritable bonheur le demandoit, cherchons donc dans nos pertes un ſujet de joie, il s'y trouvera toujours. Ah quels triſtes conſeils! . . . .
Couvrés de ridicule ces idées ſi vraies, vous que la ſageſſe n'éclaira jamais; je vous plains & je vous pardonne les traits d'un esprit trop bouillant, vos ris ne m'irri-

m'irritent point, puiſſent-ils me faire redoubler de foibles éforts!

Vous voiés un généreux conſolateur s'aprocher de vous, il vous parle, il vous préſente ces grandes vérités, comment les recevés vous? vos larmes redoublent, la conſolation qu'il vous porte vous paroit un nouveau mal. Vous avez perdu un pere agé de 90 ans: croiés-vous que ce pere eût été plus heureux, s'il eût vecu plus longtems? Je ſçavois tout cela, dites-vous, il eſt facile de ſe rapeller ces lieux communs de morale, mais il faut être à la place des malheureux, pour juger de leurs maux: vous y mettez vous lorsque vous voïés tant d'infortunés, dont le ſort eſt bien plus triſte

triſte que le vôtre? ſans équité lorsqu'il s'agit des autres hommes, nous nous déſeſperons de nos pertes, & nous refuſons de la compaſſion & des ſecours à ceux qui ſoufrent bien plus que nous: vous regrettez vivement la perte d'un vieillard décrépit, pour qui la mort étoit un remede contre les injures du tems, & vous êtes inſenſible à celle de tant de veuves & de tant d'orphelins! des têtes bien plus cheres à la patrie vous cauſent-elles quelque inquiétude? Ah détournons nos regards d'un ſi triſte tableau!

Quels débiteurs que ceux qui rendent en murmurant, ce qu'on leur a généreuſement prêté! A les entendre on diroit qu'il eſt mieux de ne jamais poſſéder les avan-

tages

tages de la vie, que de ne les poſſéder que pour un tems: que n'ont-ils joui de leurs parens, de leûrs amis, que ne les ont-ils envifagés comme des biens, qui devoient un jour ceſſer d'exiſter, comme des biens dont l'abſence ne ſçauroit être un mal? Mais non contens de ſe perſuader que ceſſer d'avoir eſt un mal, ils ſont encore aſſez ingénieux pour ſe tourmenter au ſein d'une tranquile poſſeſſion: ils penſent avec douleur au moment, qui les ſéparera de ce qu'ils chériſſent, ſans ſçavoir qui ſera le premier à s'éloigner. Ce que vous chériſſez eſt ſur le point de vous quiter, le mal ſemble gagner, portez lui tous les ſecours dont vous êtes capable, tâchez de le ſauver, vos

éforts

éforts ſont juſtes & louables: mais pourquoi ces larmes? fléchirez vous le ſort? les decrets éternels ſeront-ils changés? & verra-t-on un miracle s'opoſer au cours ordinaire de la nature? celui qui conduiſant un vaiſſeau périt en travaillant à le ſauver du naufrage, eſt un homme ſage; il eſt inſenſé s'il quite le gouvernail pour gémir. Nos éforts ſont entrés dans le nombre des moiens dont Dieu a voulu ſe ſervir; ignorans l'éfet qu'ils produiront, nous ne devons point reſter dans l'inaction; le mépris des cauſes ſecondes eſt auſſi extravagant, que l'oubli de la cauſe premiere eſt impie: les larmes ſont ici de trop, ce que la douleur arrache, ce que la foibleſſe excuſe, la raiſon

doit

doit le modérer. Si nos pleurs étoient un éfet naturel des événemens facheux, nous pleurerions tous également, mais quelle diférence! Tout depend de nous, de nos principes, de nos éforts: notre tristesse n'est jamais proportionée à notre mal, mais elle est proportionée à notre foiblesse: les larmes sont des soulagemens d'un esprit (*) malade: vous pleurez, c'est à dire que vous outragez la Divinité, ou que vous ne la connoissez point. Ces ames pusilanimes, que le mal le plus leger térasse, ne pleurent & ne ge-

(*) Non votis neque suppliciis muliebribus auxilia Deorum parantur: vigilando, agendo, bene consulendo, prospere omnia cedunt, ubi socordiæ te te atque ignaviæ tradideris, nequicquam Deos implores, irati infestique sunt. *Sallustius in Bello Catil.*

gemiſſent, que parcequ'une ſuite non interrompue de biens les a énervées, de même que la moleſſe énerve le courage du ſoldat: elles ſont comme autant de ſenſitives pour tout ce qui ne les flate pas, une foibleſſe volontaire les fait ſuccomber à des maux, qui ne ſeroient pour une belle ame, que des raiſons de gouter avec plus de reconnoiſſance les biens de la vie, & des moiens de les gouter avec plus de plaiſir.

Le deſeſpoir s'en mêle quelquefois, maladie de l'ame qu'il faut traiter comme ces fievres, qu'il eſt dangereux de couper trop tôt: rien de plus puiſſant alors que la douleur, rien de plus foible que les raiſonnemens les plus ſolides & les motifs les plus preſ-

preſſants: on n'écoute plus la voix de la raiſon, on ſe livre tout entier à ſa peine, on craint encore plus la conſolation que le mal. Combien de courageux ſoldats, qui ceſſent de l'être, lorsque la main du chirurgien veut toucher leurs bleſſures! l'homme ſe montre à la ſuite du Heros.

Malheureux écart de la raiſon humaine, on cherche un merite dans une ſenſibilité outrée! Quoi, dites-vous, j'oublierois un ami! le ſouvenir que vous voulés en conſerver ne ſera pas long, ſi s'en ſouvenir pour vous c'eſt le pleurer: il eſt raiſonnable de chercher à reparer ſes pertes, il eſt extravagant de vouloir trouver un remede à ce mal, dans la

laſſitude de le ſentir. Mais, & c'eſt ce que j'entends dire tous les jours, on ſe ſoulage en verſant des larmes, il y a de la douceur à pleurer: je ne nierai point, qu'il ne puiſſe arriver que le cœur étant ſerré, des raiſons purement phyſiques rendent les larmes agréables en quelque façon; je ne parle ici que de ces lamentations perpétuelles pour un mal qui n'eſt plus, de ces gémiſſemens qui reviennent à chaque inſtant pour jetter de l'amertume ſur nos jours. Nos larmes, quelquefois ſignes aſſez équivoques de la triſteſſe, prouvent notre bonheur, car elles prouvent que nous avons joui d'un bien, dont la poſſeſſion nous étoit précieuſe. Le plus ſouvent on n'enviſage

viſage dans ſes pertes qu'un intérêt particulier: ces monumens même élevés à la gloire des grands hommes, ces larmes qui ont coulé ſur leur tombeau, ce deuil & cette triſteſſe ont été bien moins des hommages rendus à la vertu, que les regrets de ce que nous venions de perdre. Mais que notre triſteſſe ſoit l'éfet de l'amour des hommes & de la vertu, ou qu'elle ne ſoit dûe qu'à un amour intéreſſé de nous mêmes, elle eſt toujours injuſte: „La „triſteſſe, dit *Seneque*, (*) eſt non-„ſeulement inutile & dangereuſe, „mais elle eſt encore une preuve „de notre ingratitude: celui qui „vient de mourir a vecù; il étoit „venu en ce monde, il lui res-„toit

(*) Ep. 99.

„toit donc à le quiter. Se plain-
„dre de la perte d'un ami, c'eſt
„ſe plaindre que cet ami ait été
„homme: nous ne diférons tous
„à cet égard que par de très
„courts intervalles. Si vous
„voulés faire valoir ce peu de
„maux, qui arrive aux hommes,
„la vie eſt même trop longue
„pour un enfant, qui meurt dans
„le bas âge: ſi la brieveté de la
„vie vous alarme, le vieillard le
„plus décrepit a trop peu vecû.„

Je n'en disconviens point ces pertes ſont facheuſes, mais ce n'étoit qu'une bleſſure, & vous en faites une plaie: vos préjugés, vos vices, ſeule cauſe de cette triſte erreur, qui vous perſuade, qu'il y a de l'humanité à verſer des pleurs en abondance, ſont

autant

autant de maux que vous pourriés éviter: c'eſt dans l'opinion que gît ſurtout votre peine, (*) Mais, dites-vous, cet enfant cheri, mon unique eſpérance, eſt mort dans le berceau! votre douleur eût été la même, ſi vous l'euſſiés perdu acablé de jours & d'années: ſongez aux maux qu'il vous a peut-être épargnés, qu'il a peut-être évités: la fortune lui a été plus favorable qu'à tant d'autres; une belle ame conte non ſeulement les biens dont elle jouit, mais encore les maux qu'elle a évités. Il y a un ſi grand nombre de motifs de conſolation pour ceux, qui perdent ce qui leur eſt cher, qu'il n'eſt peut-

(*) Ad opinionem dolemus: tam miſer eſt quisque quam credit. *Sen. ep.* 75.

peut-être rien de mieux connu: on entend tous les jours cette sage réfléxion, que les morts seroient à plaindre s'ils sçavoient l'excès de notre douleur. Je vous demande, est-il heureux de vivre, ou ne l'est-il pas? S'il l'est, pensez donc que ce cher objet de vos regrets à vecû, & qu'il ne pouvoit vivre ni toujours, ni plus longtems: s'il ne l'est pas, soiés content qu'il ait cessé d'être au milieu de nous, lui envieriez-vous l'avantage de vous avoir précédé? Souvenez-vous de cette femme romaine, qui repondit à celui, qui lui anonçoit la mort de son fils: *je sçavois en le mettant au monde qu'il devoit mourir.*

Il y a tant de chimerique dans nos prétendues adversités & dans nos

nos chagrins, qu'on peut dire que nous ſommes les ſeules & les premieres cauſes des maux dont nous nous plaignons. De combien de minucies ne nous ocupons nous pas? un clin d'œil, un contre-tems facheux, un déſir dificile à ſatisfaire, des dificultés ſurvenues à un deſſein formé, voilà nos peines: heureux plutôt de devoir ſouvent au hazard, ce qu'il auroit été beau de devoir toujours à notre vertu, nous devrions benir la providence de n'avoir pas été les maitres de ſatisfaire des déſirs, que la ſageſſe condamne. Combien de maux, qui n'en feroient point pour nous, ſi nous le voulions! la frugalité eſt le ſuplice d'un homme intempérant, le travail celui d'un pa-

reſſeux: de quelque côté qu'on ſe tourne c'eſt toujours le vice, qu'il faut acuſer du mal dont on ſe plaint. Si nos déſirs ſe bornoient à nos veritables beſoins. nous trouverions qu'il y a bien peu de maux dans la vie. Mais faute de maux réels nous nous en faiſons d'imaginaires; j'apelle ainſi tous ceux, qu'on fait conſiſter dans la privation de quelques avantages, que d'autres hommes poſſedent, & dans la perte de ces biens, que nous ne pouvions poſſeder que pour un tems. S'il y a de l'ingratitude à ſe plaindre de ſes pertes, & à chercher des ſujets de murmure, dans la comparaiſon de ſon état préſent à ſon état paſſé; il y a de l'injuſtice, & quelque choſe de pis encore, à ſe plain-

plaindre que la fortune nous ſoit moins favorable qu'à tant d'autres, & à trouver des ſujets de murmure en comparant notre état à celui de quelques hommes, à qui nous ne connoiſſons pas les maux dont nous nous plaignons, ou à qui nous ſupoſons des avantages, que nous n'avons point. Il faut l'avouer à la honte des hommes, il ſeroient infiniment plus contens, s'ils pouvoient ſe perſuader que les autres hommes n'ont pas été mieux traités qu'eux : notre mécontentement vient preſque toujours, de ce que nous ſupoſons d'autres hommes plus heureux, ou moins malheureux que nous ne croïons l'être; ſi nous pouvions nous dépouiller pour toujours de cet ex-

cès

cès d'amour propre, principale ſource de nos maux, parcequ'il l'eſt de nos vices, & de cette indiférence pour tout ce qui ne nous touche pas, nos plaintes disparoitroient bientôt, & nous ne verrions dans les événemens de cette vie, que des ſujets de benir la Providence: notre amour propre, notre injuſtice, l'indiférence que nous avons pour la plus grande partie du genre humain nous font exagerer nos maux, & les biens de ceux avec qui nous vivons. Tout eſt bien pour les autres, à nos yeux la fortune s'eſt épuiſée pour eux: tout eſt mal pour nous, à nos yeux la fortune nous a traités en maratre: il ne nous arrive aucun mal, que nous ne penſions auſſitôt,

tôt, qu'il n'eſt point arrivé à tant d'autres; il ne nous arrive aucun bien, que nous ne penſions auſſitôt, que de plus grands biens arrivent tous les jours à tant d'autres. Soiés juſtes, aimez les hommes & vos maux ſeront éclipſés: tout eſt compenſé ici bas, chacun a ſes biens, chacun à ſes peines; ne vous imaginés pas que les autres hommes ſoient beaucoup plus heureux que vous; mais le fuſſent-ils? leurs biens augmenteroient-ils vos maux, ou diminueroient-ils le nombre & le prix de vos avantages?

Un malheur inatendu, ſujet éternel de plainte, mais pourquoi ne pas s'y atendre? il ne faut pas ſe contenter de penſer à ce qui arrive ordinairement, mais encore

s'a-

s'atendre à tout ce qui peut arriver: il n'eſt pas beſoin d'ennemis pour avoir quelque choſe à craindre, la proſpérité même peut être un ſujet d'alarmes pour qui n'eſt pas ſur ſes gardes. Rien de ce qui ſe paſſe dans l'Univers ne doit étonner l'homme prudent, & ne ſçauroit paroitre injuſte à l'homme ſage: où y auroit-il de l'extraordinaire là où tout eſt lié? où ſeroit l'injuſtice là où tout concourt à notre bonheur? Se plaindre de maux imprévus, c'eſt ou ſe plaindre de ne pas connoitre l'avenir, ou ſe flater mal à propos juſqu'au dernier moment. Si ce qui arrive à ces ames foibles étoit un grand mal, ne ſeroit-ce pas un avantage pour elles, qu'il arrivat lorsqu'elles ne s'y atendent pas? pour

ces eſprits timides les maux qu'ils prévoient ſont plus terribles, que les maux qu'ils ſoufrent. Mais les grands & les veritables maux n'afligent que ceux, qui n'ont pas voulu les éviter; pour les petites adverſités de la vie, elles peuvent & doivent être prévues: pourquoi détourner les yeux de ce qui nous avertit, pourquoi ſe flater d'une immunité, que nous ne devons pas déſirer, & qu'il eſt impoſſible que nous obtenions? S'il eſt ſage de prévoir les inconveniens de la vie, il ne l'eſt pas de chercher dans un avenir incertain des ſujets de peine & de triſteſſe. Nous devons nous atendre à des aflictions, pour nous préparer à les ſoutenir avec fermeté, mais non pas pour en gémir

mir d'avance. Contradiction dans la conduite des hommes, ils s'afligent de maux à venir & incertains, & ils ne veulent pas se préparer à des événemens certains, qui pourroient les surprendre & les acabler par leur faute: extrêmités également condamnables: quoique faciles à éviter, on voit les hommes y donner tous les jours; ils se plaignent d'avoir été pris au depourvû, tandis que trop souvent scrutateurs insensés de l'avenir, ils cherchent même des phantomes, pour avoir quelque chose à redouter. Les songes, les pressentimens, les signes naturels d'événemens naturels, ces chimeres qui devroient être bannies à jamais du sein d'un peuple instruit par Dieu même, troublent

blent encore le repos de gens qui veulent être raiſonnables: on voit parmi nous des hommes, qui vont conſulter avec des mouvemens de crainte & d'eſpérance des gens, qui abuſent de la crédulité du peuple: un ſonge éfraïant vole de bouche en bouche, il fait le ſujet des converſations les plus ſenſées, on commence par en rire, on finit par craindre, & l'on jette toujours dans de jeunes cœurs des ſemences, qui portent de bien mauvais fruits.

Ce qui prouve que dans nos chagrins l'opinion & le chimerique l'emporte ſur le réel, c'eſt que les hommes ne ſont point d'accord, ni avec eux-mêmes ni avec les autres, ſur le prix de certains avantages, & ſur le dé-

gré de peine ataché à quelques inconveniens. Ce qui nous a fait plaiſir pour un tems, nous devient bientôt indiférent; nous oublions même ſouvent que ce que nous ſoufrons à préſent ſans nous plaindre, nous paroiſſoit fort dur il n'y a pas longtems. A cet égard l'homme change de ſentiment d'un jour à l'autre; en changeroit-il ainſi ſi les inconveniens de la vie humaine étoient de ſi grands maux? D'un autre côté que les hommes diférent entre eux dans les idées qu'ils ſe font du bonheur & du malheur! Combien qui préférent la mort à l'injure, & le reproche des vices les plus condamnables à celui d'un ridicule! Il y a tant de préjugés parmi les hommes, qu'il n'eſt

point

point étonnant de leur en trouver à cet égard: mais il l'eſt de les voir convenir de l'abſurdité de ces préjugés, & ſe conduire cependant comme s'ils étoient dans l'erreur. Qu'il y a d'hommes qui démentent tous les jours des principes, dont ils ne ſçauroient douter, & qu'ils démentent ſans qu'une paſſion violente en ſoit la cauſe! D'où vient une ſi funeſte inconſéquence?

Ce qu'on apelle un mal n'en eſt ſouvent point: diſons plutôt que la plus grande partie de nos plaiſirs ſont des maux, pour ceux qui s'y atachent trop. Vous avez ſoufert de grandes douleurs, mais il falloit vous guerir, & la douleur étoit un moien néceſſaire pour vous ſoulager; une plaie ſans dou-

leur eſt un mal bien dangereux; la douleur avertit du danger, elle eſt le premier bien qui vous arrive, après la bleſſure que vous avez reçue, elle guide la main du chirurgien. Vous avez perdu des amis chers, il falloit vous préparer à mourir vous-même: rien ne familiariſe plus avec la mort, que la perte de ce qui nous eſt cher. *Demetrius* avoit bien raiſon de dire, *qu'il ne connoiſſoit perſonne de plus malheureux, que celui à qui il n'étoit jamais rien arrivé de triſte:* un tel homme n'a pas eu le tems de s'éprouver. Si la vertu fait tant à notre bonheur, comment s'aſſurer de ce treſor, ſi l'infortune ne vient nous inſtruire de ce que nous avons, ou de ce qui nous manque.

que. Un homme de bien qui a ſuporté beaucoup d'aflictions, eſt un heros qui repoſe ſur des lauriers cueillis au milieu des dangers. Les maux ſont des remedes ſalutaires qui ont quelque amertume, les plaiſirs ſont ſouvent des poiſons qui ont quelque agrément. Baiſons avec transport la main qui nous frape quelquefois: heureux coups, précieuſe adverſité qui mêlés, à tant de biens dont nous jouiſſons, quelques inſtans de peine, pour nous empêcher de nous oublier dans le plaiſir & dans la proſperité, vous ſeule vous ſufiſez pour prouver l'exiſtence d'une ſage Providence. Une réfléxion, qui devroit conſoler tous les hommes dans leurs aflictions, c'eſt que ce que la na-

ture des choſes amène ne ſçauroit être un mal, dès qu'on ſupoſe dans l'auteur de cette nature une ſageſſe qui n'eſt pas plus bornée, que ſa puiſſance & ſa bonté. Eſt-il fort étonnant, que nous ne voïons pas toujours le bien particulier, qui reſulte d'un mal? nos yeux ſont trop foibles. Le nombre & le prix de nos biens, l'utilité de nos maux, leur néceſſité, les moiens que nous avons d'en éviter beaucoup, d'ôter à tous leur amertume, d'augmenter le nombre de nos avantages, & le dégré du plaiſir que nous éprouvons à en jouir, ſont autant de raiſons, qui condamnent nos plaintes. A còté du mal on trouve toujours un remede; ſi une infinité de choſes peuvent nous

nous perdre, une infinité d'autres peuvent nous ſauver: la pluspart de nos maux prouvent l'exiſtence de nos biens. Soïons aſſez juſtes pour reconnoitre toute la bonté divine, qu'on ne diſe point de nous, ce que *Seneque* diſoit des hommes de ſon tems, *qu'il en avoit trouvé beaucoup de juſtes envers les autres, mais qu'il n'en avoit point trouvé de juſtes envers les Dieux.*

Si les adverſités ont leur utilité, ſi même elles ſont néceſſaires, & quelquefois inévitables, ſe pourroit-il qu'il fût au deſſus des forces humaines de les ſuporter avec courage? nous les ſuporterions plus facilement, ſi nous le voulions: il n'y a qu'à ſe propoſer un but, & enviſager les

événemens de la vie dans leur veritable point de vûë. Il y a une force dans notre ame capable de tout vouloir, il ne faut que lui préſenter des motifs, elle ſe decide toujours pour ce qui lui paroit le meilleur, mais l'homme s'aveugle: il s'agit donc de l'instruire, ou plutôt de lui développer des idées, qu'il ne ceſſe d'écarter de ſon eſprit. Quand notre ame eſt éclairée elle prend aiſément l'habitude de reſiſter à ſes déſirs, juſqu'à ce qu'elle ait eu le tems d'enviſager les choſes de plus près, & de juger de ce qui eſt le meilleur: c'eſt en cela que conſiſte la liberté: la plus grande liberté eſt inſéparable du plus grand dégré de connoiſſance. Tout depend ici de ce jugement raſſis,

raſſis, que l'on porte ſur ce qui nous arrive & ſur ce qui arrive aux autres: c'eſt la réfléxion qui diſſipe la crainte, qui ramene la joie, qui inſpire du courage, qui donne des forces; ſans elle notre courage n'eſt qu'une eſpece de fureur animale. La réfléxion rend nos actions raiſonables, les plus belles ne ſont rien ſi elles ne ſont le fruit de la raiſon. Quand on ne ſe laiſſe émouvoir que par les larmes & par les cris, quand il faut de grands maux & des maux ſenſibles pour exciter notre pitié, quand on donne plus à la laſſitude d'être importuné, qu'au déſir de faire le bien, peut-on paſſer pour vertueux? nos foibleſſes ſeroient-elles érigées en vertu? La compaſſion n'eſt plus alors qu'une

vertu machinale. Il en eſt de même de cette fermeté d'ame dans les adverſités de la vie; pour qu'elle ſoit digne de l'homme, il ne faut pas qu'elle ſoit l'éfet d'une eſpece d'inſenſibilité, qui nous raproche des animaux, il faut qu'elle ſoit dûe à la réfléxion & à la raiſon. C'eſt faute de rentrer ſouvent en nous mêmes, de penſer au but pour lequel nous ſommes nés, de reduire à leur juſte valeur les biens & les avantages de la vie, de conſiderer de près ce que c'eſt que ces maux dont on ſe plaint, c'eſt faute de réfléchir ſur l'état préſent & ſur l'état à venir qu'on a tant de peine à ſe conſoler dans les aflictions. En éfet quand on ſe laiſſe étourdir par les menaces, quand on

on craint l'apareil de quelque convoi funebre, quand on redoute les maux, qu'on tremble pour les disgraces de la fortune & pour les ſuites facheuſes de l'adverſité, peut-on ſe plaindre avec raiſon de ne pouvoir ſuporter les maux de la vie? on n'a rien fait pour écarter ces petites aflictions, ou pour leur ôter ce qu'elles peuvent avoir d'amer. Celui qui voit ſans bouger les ruines d'une maſure tomber ſur lui, ne ſçauroit ſe plaindre de périr ſous des decombres: dans la vie humaine il faut y mettre du ſien, & ne pas ſe rendre eſclave des circonſtances où l'on ſe trouve. Dans la douleur & dans l'adverſité on doit moins penſer à ce qu'on ſoufre, qu'à ce qu'il faut faire: ne cédons point

point aux tems, il y a de la grandeur d'ame à ne point ſe laiſſer abatre par l'infortune; il y a un amour bien entendu de ſoi-même à ſe roidir contre elle: & de tels éforts ne ſont point au deſſus des forces humaines. *Caton* (*) montra à l'Univers qu'il pouvoit & vivre & mourir ſans céder à la fortune. Perſonne ne le vit jamais changer de mœurs, de caractere, ou de conduite, quelque revolution que ſoufrit l'Etat. Prêteur ou chaſſé de la prêture, comblé de gloire à la tête des armées ou bien injuſtement acuſé, prêt à mourir ou dans la fleur de ſa jeuneſſe, au ſein de la paix ou au milieu des troubles dont la Republique fut agitée, *Caton* fut tou-

(*) Seneque.

toujours le même. Tandis qu'on voïoit d'un côté *Céſar* ſuivi de dix legions victorieuſes, & de l'autre *Pompée* mendiant du ſecours chez l'étranger, *Caton* qui avoit tout à craindre reſta ferme & inébranlable. Ici l'on voïoit le peuple entrainé par la nouveauté, là les grands indécis, au milieu d'eux le Senat qui foibliſſoit à l'aproche des armées, qui rampoit à la nouvelle d'une victoire, & qui levoit la tête lorsque les combatans étoient éloignés; pour *Caton* ſans être aperçû & ſans être écouté il laiſſa au monde l'exemple d'une vertu ſans taches. Si *Céſar* eſt vainqueur la mort l'atend, & l'exil lui eſt deſtiné ſi *Pompée* défait *Céſar*: il les heurte de front tous les deux, il leur fait entendre

dre la voix de la juſtice & de la raiſon, il mépriſa la mort & l'exil & ſe les donna l'un & l'autre. Qu'on ne diſe pas que ſa mort ait terni ſa gloire; qu'a-t-il évité en ſe la donnant? la vûë des triomphes de *Céſar?* il ne la craignoit point: peu flaté des honeurs, & les enviant encore moins à ceux qui les poſſédoient, il joua à la paume le même jour qu'il fut chaſſé du Senat: il n'étoit jaloux que de ſa vertu. On le vit conduire des armées victorieuſes au travers des ſables de l'Afrique, & traverſer les montagnes en ramenant les débris d'une armée vaincue, c'étoit toujours *Caton.* Peu d'hommes ſans doute parviennent à ce haut degré de tranquilité & de ſageſſe, mais à qui doit-on

s'en

s'en prendre ſi ce n'eſt à eux-mêmes? Ce n'eſt pas aſſez d'être intrépide, juſte, prudent, ſage dans les grandes ocaſions; il faut paſſer ſa vie dans l'exercice de ces vertus, & les devoir à ſes principes. Heureux celui qui n'a pas beſoin de s'armer à chaque inſtant contre les craintes & les maux de la vie, mais qui peut voir d'un œil tranquile l'orage ſe former & fondre ſur lui: quelque agréable que ſoit le calme après la tempête, ce n'eſt rien au prix de cette inaltérable ſecurité fruit de la vertu & de la vérité.

Après avoir entendu les hommes ſe plaindre ſi amerement des maux, qu'ils ſoufrent, croiroit-on que la mort les faſſe trembler? Rien de plus vrai & rien en même

me

me tems de moins raiſonnable. La mort ſeroit-elle donc un mal, & un plus grand mal que ceux qu'on éprouve quelquefois dans le courant de la vie? de quelque côté que je l'enviſage, je n'y trouve rien qui puiſſe nous alarmer. La mort, ſoit qu'elle vienne interrompre nos plaiſirs, ſoit qu'elle mette fin à nos maux, qu'elle termine les peines d'un vieillard, acablé ſous le poids des années, ou les écarts d'une jeuneſſe qui ſe repoſe ſur ſa vigueur, qu'elle arrête dans ſa courſe l'homme mûr, ou qu'elle empêche l'enfant de ſortir de ſon état d'innocence, la mort eſt pour tous les hommes l'acompliſſement des vûës de la Providence, elle eſt pour quelques uns ce que la nature

ture acorde à leurs défirs, elle eft furtout agréable à celui qui en connoit le but, heureufe pour celui à qui elle arrive avant qu'il l'ait défirée & fans qu'il l'ait redoutée. La mort eft un bien & la vie l'eft auffi, parce qu'un bien doit avoir fes bornes, parce que la mort & la vie ont cela de commun qu'elles tendent au même but, parce que la mort & la vie font inféparables: la vie eft le premier pas que nous faifons vers le bonheur, la mort eft le dernier: en naiffant nous nous fommes aprochés de cet inftant, que nous craignons par foibleffe, & les jours donnés à notre âge font autant de pas, qui nous en aprochent. Si la mort étoit un mal, elle ne pourroit l'être que pour

le moment où nous expirons: mais ce moment eſt peu ſuſceptible de regrets: peut-être que l'homme, qui craint de mourir en expirant, eſt encore à naitre. Pour trouver du mal dans la mort, il faudroit enviſager la vie comme un tiſſu d'infortunes, qui augmentent à chaque inſtant, & ne s'attendre après cette vie qu'à des maux infiniment au deſſus de ceux, que nous avons éprouvés dans ce monde: la vie ſeroit comme un orage qui commence à ſe former, lorsque nous commençons à vivre, & qui éclate avec d'autant plus de violence qu'il eſt plus long à ſe former. Si la vie eſt le ſeul bien qui nous arrive, la mort, qui en eſt la fin, ſeroit-elle un mal? Si nous ne jouiſ-

ſons

ſons que du préſent, en quoi le dernier jour de notre vie diféreroit-il de tous les autres? que dis-je! en quoi le dernier moment de la vie diféreroit-il de nos plus beaux jours? L'idée, que le bien de vivre va finir, peut elle en empoiſonner la jouiſſance pour une ame raiſonnable? Mais s'il eſt d'autres biens après la vie, voïons ce que nous avons à atendre.

Il nous faut mourir: c'eſt là la condition ſous laquelle la vie nous a été acordée; ne nous plaignons pas, il y auroit de l'injuſtice à regarder comme dures les conditions d'un bienfait. Rentrons en nous-mêmes, & demandons nous ce que nous aurions fait, ſi nous euſſions été conſultés avant que de naitre? aurions nous rejetté

un bienfait, par la raiſon que ce bienfait ne dureroit qu'un tems? aurions nous déſiré qu'on ne mit point de bornes, à ce qui doit en avoir pour pouvoir être un bien? Supoſons qu'il plût à Dieu de créer une ame, qui pût ſe repréſenter l'état du monde, & à qui il laiſſat la liberté de choiſir entre le néant & l'exiſtence: cette ame apercevroit d'autres ames unies à des corps, elle verroit que les corps ſont des inſtrumens néceſſaires à des eſprits finis, que les plaiſirs ſont des ſoulagemens néceſſaires à des Etres de cette eſpece, que les ſens ſont des organes, c'eſt à dire les voies par leſquelles l'ame aperçoit ce qui ſe paſſe hors d'elle, que cet Univers eſt l'ouvrage de la puiſſance dirigée par la bonté

&

& par la ſageſſe, que ce monde peut procurer à l'eſprit qui le contemple les momens les plus délicieux, que les maux & les inconveniens de la vie ſont des ombres néceſſaires au tableau, tableau qui ſeroit auſſi imparfait faute d'ombres que faute de beautés réelles, que notre bonheur eſt entre nos mains, que la compenſation de ce qui peut afliger, & de ce qui peut rejouir les hommes, eſt pourtant telle, abſtraction faite du but pour lequel les hommes ont été crées, que la vie ſeroit un bien pour celui là même en qui tout périroit avec le corps, que l'illuſion, que nous nous faiſons ſur la nature de nos vrais biens & de nos veritables maux, ne dure pas toujours, qu'il

eſt des intervalles éclairés dans ces eſpaces ténébreux, qu'il eſt un tems où le charme eſt rompu pour toujours, qu'il eſt de notre intérêt & en notre pouvoir de ne point nous aveugler: à cette vûë cette ame demanderoit ſans doute de venir habiter cette terre. Quand la Providence auroit eu d'autres moiens poùr nous rendre heureux, quand elle auroit pû ne créer que des créatures parfaitement heureuſes, quand elle auroit pû dérober à la vie humaine le peu de maux qui s'y trouve, il ſuffit qu'elle ait choſi, pour que nous aïons ſujet d'être contens: la Providence a voulu que nous exiſtaſſions, notre exiſtence eſt donc un bien relativement à nous-mêmes, & relativement au tout; nous au-

rions souhaité d'exister, s'il avoit été possible que nous fussions consultés avant que de naitre, la vie est donc un bien pour quiconque juge sans passion, & si la vie est un bien la mort ne sçauroit être un mal, parceque la mort est le dernier moment de la vie. Enfin les hommes se hatent de donner l'existence à des enfans qu'ils cheriront, quels barbares parens s'ils sont persuadés que la mort est un grand mal, & que la vie a trop d'amertume!

Il nous faut mourir, mais nous mourons trop tôt. S'il y a du mal à ne vivre que peu d'années, prenons nous en à nous-mêmes: nous avons été chercher ce que la nature avoit dérobé à nos yeux, nous lui avons arraché ce

qu'elle nous refuſoit, nos excès & nos paſſions ont épuiſé ſes reſſources. Vous craignés la mort, & une mort hâtée, tandis que vous cherchez à n'être qu'un cadavre ambulant, mal leger ſi votre ame étoit meilleure: vous vous plaignés de la foibleſſe de votre conſtitution, après avoir tout fait pour l'afoiblir: vivez vous ſuivant les loix de la nature? l'aurore paroit & vous vous couchez, le Soleil quite l'horizont pour faire place à de profondes ténébres, vos flambeaux vous conſolent & votre jour commence; l'ardeur du Soleil eſt prête à paſſer lorsque vos yeux s'ouvrent à la lumiere. Pourquoi changer l'ordre de la nature, craignés vous d'avoir quelque choſe de commun avec le

le peuple? mais ſachez que vos vrais biens ne ſont que ceux là même, dont ce peuple peut jouir ainſi que vous. Frivoles prétextes, mœurs éféminées, vices enracinés, le ridicule qui épouvante l'orgueil qui ſéduit, les paſſions qui entrainent, voilà les mains qui ont creuſé le précipice, & ce qui nous a donné des ailes pour voler vers le tombeau: qu'on reproche après cela à la nature d'avoir borné nos jours. Souvent la crainte de mourir hâte notre mort: combien de malades à qui la tranquilité d'eſprit a été le meilleur remede! Seroit-il ſi dificile de ſe tranquiliſer ſur ce ſujet? nous voïons les hommes les plus groſſiers aller avec courage à la mort: un brave ſoldat ne fait au-

cun cas de sa vie, & souvent il n'a pour motif de son intrépidité, que l'idée confuse d'une gloire dont il ne jouit point: cette fumée auroit-elle tant de pouvoir sur les hommes, & la raison si peu? Ces ames, qu'une lumiere bien pure n'éclaire point, auroient elles le courage d'afronter la mort, tandis qu'un retour réfléchi sur nous-mêmes, & une raison plus épurée ne sufiroient pas pour nous faire envisager la mort sans crainte & sans trouble? Si nous craignons la mort, c'est que nous n'avons fait aucun éfort sur nous-mêmes. Mais ce n'est pas assez de mourir sans trembler, il faut encore, que ce qui nous rassure contre ces fraïeurs soit des motifs dignes de l'homme, il faut que

que nous mourions après avoir pensé à ce que c'est que mourir, & sans nous être étourdis sur cet instant, qui merite toute notre atention.

Il faut mourir mais nous mourons trop tôt: pensons bien à ce que nous disons, lorsque nous reprochons à la nature d'avoir borné nos jours, plus que nous ne l'avions esperé: la mort dans un tems difére t-elle de ce qu'elle est dans tout autre? Est elle moins terrible lorsqu'elle vient enlever le vieillard, que lorsqu'elle arrive pour enlever l'homme au printems de ses jours? Si d'un côté ceux qui meurent à la fleur de leur âge, ont eu moins de tems pour s'atacher aux biens passagers de la vie, s'ils emportent

avec

avec eux moins de foibleſſes, s'ils quitent la vie avec moins de regrets, de l'autre ceux qui ont vieilli, ont eu le tems de revenir de leurs erreurs. L'âge mûr eſt peut-être l'âge où il eſt le plus dificile de mourir ſans peine. Pour les uns une vie plus longue les auroit peut-être rendus plus vicieux, pour les autres une vie plus courte ne leur auroit pas laiſſé le tems de rentrer en eux-mêmes. Ici l'on ne ſçauroit pénétrer les vûës de la Providence : il ſufit que tout depende de l'homme, il ſufit que dans le court eſpace de tems, qui nous a été donné, nous aïons plus de biens que de maux & des biens d'un prix ineſtimable, il ſufit que le meilleur ſoit de nai-

naitre, & le meilleur après cela de mourir. C'eſt aux hommes à uſer de leurs biens, ils ſont placés dans un monde où les crimes & les vices ſont les ſeuls moiens, qui peuvent les rendre malheureux.

Le tems où nous n'étions pas, n'eſt pas le ſujet de nos regrets, le tems où nous ne ſerons plus ne nous apartient pas davantage: on ne gémit point de n'être pas né plutôt, gémirons nous de ne pas mourir plus tard? Eſt-il permis à un homme raiſonnable de ſe plaindre des bornes préſcrites à ſes plaiſirs & à ſes biens, ſi la nature de ces plaiſirs & de ces biens demande des bornes, & ſi ces bornes plus ou moins étendues ne ſçauroient ni

augmenter ni diminuer ſon bonheur? ce qui lui eſt donné c'eſt ce dont il doit jouir, ſes déſirs ne doivent point s'étendre au delà de ce qu'il ne doit, ni ne ſçauroit recevoir.

Que pourroit - il donc y avoir de triſte dans la mort? je le vois: la vûë de l'éternité. Nos crimes n'ont pas été punis, nos vices à l'abri de la cenſure, autoriſés quelquefois par l'exemple, & par une baſſe flaterie, nous ont laiſſé quelques momens de paix, trouverons nous toujours le moien de nous diſtraire? N'y a-t-il point quelques juges, quelques peines à redouter? Je quite des plaiſirs, qui ne m'ont, il eſt vrai, jamais ſatisfait, mais que trouverai - je à leur place? les remords s'élevent, une

une éternelle nuit les ensévelira-t-elle? mon cœur autrefois le théatre des passions, troublé aujourdhui à l'idée seule de la mort, n'éprouve plus que la douleur & le désespoir? Mais si la mort n'est terrible qu'à ceux, qui ne voulant pas revenir de leurs égaremens foulent aux pieds les devoirs sacrés de la vertu, pourroit-elle être un mal? Plutôt convaincus qu'il est au dedans de nous un esprit indépendant du corps, persuadons nous que cet esprit est immortel, persuadons nous qu'il est heureux pour nous & de vivre & de mourir.

Un homme qui voudroit réfléchir sur lui-même, qui examineroit avec soin ce qui lui est arrivé depuis le moment où il a

commencé à jouir de ſa raiſon, qui ſeroit aſſez juſte pour convenir avec lui-même, qu'il eſt non ſeulement la ſeule cauſe des veritables maux qu'il peut ſoufrir, mais qu'il s'eſt encore vû le maitre d'éviter une grande partie de ces petites infortunes, que les hommes ſoufrent dans le commun de la vie, verroit combien la nature & ſon auteur ont fait d'éforts pour le rendre auſſi heureux, qu'il étoit poſſible: l'homme conſideré comme un individu, dont le veritable bonheur depend de lui-même, eſt heureux; il eſt ſorti des mains du Créateur avec tout ce qu'il falloit pour l'être, & s'il devient malheureux c'eſt à force de s'opoſer aux voies de la nature & de la raiſon.

Mais

Mais que dirons nous des malheurs publics? la peſte, la guerre, la famine, ces tremblemens de terre! quoi *Lisbonne* ſous ſes ruines ſeroit heureuſe! ces champs couverts de morts & de mourants, ces orphelins abandonnés, ces veuves déſolées, ces terres ravagées par des maux qui ne pardonnent point; quel triſte ſpectacle! Ce ſont là de ces déclamations, qui ne prouvent rien: a-t-on jamais nié, que ces fléaux de la colere celeſte ne fuſſent des maux? il s'agit ſeulement de ſçavoir ſi malgré ces événemens terribles, les hommes qui ſoufrent & les hommes qui voient ſoufrir un grand nombre de citoiens ſont heureux: il ne s'agit point de ſçavoir, ſi l'on doit être ſenſible aux

calamités publiques, ce ne ſont pas elles pour l'ordinaire qui touchent le plus ſenſiblement: ces frivoles déclamateurs, plus triſtes ſouvent de la perte de ce qu'ils pourroient aimer, que de ces malheurs publics qu'ils étalent froidement à nos yeux, en ont peut-être entendu parler ſans pouſſer de ſoupirs. Les calamités publiques ne diférent des adverſités ordinaires de la vie, que par le nombre de ceux qui ſoufrent ces maux: cette conformité peut & doit même augmenter les peines de ces citoiens infortunés, mais elle n'augmente point le mal en lui-même. Ces hommes qui ont péri ſous des ruines ſont des hommes morts; ſi la mort n'eſt pas un plus grand mal lorſqu'elle arrive

à plusieurs hommes à la fois, que lorsqu'elle les enleve insensiblement les uns après les autres, le seroit elle lorsqu'elle arrive acompagnée de quelques événemens extraordinaires? Seroit-il triste de mourir au milieu d'un bouleversement général, quand il ne l'est pas de mourir dans le sein de la tranquilité publique? cette terre qui s'entrouvre sous nos pas présente-t-elle la mort sous une face plus hideuse, que cet apareil de tristesse qui environne un malade prêt à quiter la vie? Ces richesses ensévelies sous la terre, sont des biens perdus, & l'on peut s'en passer: ces villes bouleversées sont des établissemens détruits, & qu'on peut rétablir. Mais la patrie soufre, elle

eſt dans les fers, un formidable ennemi la menace d'une ruine totale! Servez-la ſi vous pouvez, vos larmes énervent votre courage, & n'adouciſſent ni votre ſort, ni celui de vos concitoiens. Sont-ce bien les maux de votre patrie qui vous arrachent ces ſoupirs? vous ne craignez peut-être que pour vous & pour vos amis? La guerre vous fait trembler, parce que vous tremblés pour la perte de vos biens: quelques plaiſirs retranchés, la crainte d'être reduit au néceſſaire, un fils expoſé, un époux qui combat pour ſon maitre, voilà ce qui vous alarme. Vous pleurez les victoires de votre Maitre, ſi elles vous ont couté quelques parens ou quelques amis: ces milliers d'hom-

d'hommes, qui ont péri en laiſſant des veuves & des orphelins abandonnés à eux-mêmes; ne vous coutent pas une larme, vous en auriés donné un millier d'autres pour ſauver ce qui vous eſt cher: vous parlés donc de maux, que vous n'éprouvés point. Ah qu'il y a d'injuſtice parmi les hommes, lorsqu'il s'agit du bien public! Où eſt-il ce vif intérêt qu'on doit prendre au bonheur de la ſocieté? où ſont-ils ces éforts qu'on doit faire pour y concourir? Les hommes pour l'ordinaire raportent tout à eux-mêmes; l'ambition, l'orgueil & l'avarice ſont les tyrans qui les font penſer, qui décident de leur atachement; la patrie ſeroit ſans défenſe, ſi ces paſſions ne pou-

voient être aſſouvies en la ſervant; plus d'un citoien eſt allé s'enivrer de plaiſirs dans une indigne oiſiveté, parcequ'il n'avoit ou point de paſſions à ſatisfaire, ou qu'il avoit de ces ſujets de plainte, qui ne diſpenſent jamais les citoiens des devoirs, qu'ils doivent à leur patrie. Que m'importe-t-il, leur entendez vous dire, que m'importe-t-il donc, que tel bien arrive à ma patrie, ou que tel mal ne lui arrive pas, en ſerai-je plus heureux? Convient-il après cela à ces hommes de ſe plaindre des malheurs du monde, ou des malheurs de leur patrie, malheurs qui dans l'enchainement des événemens de ce monde, contribuent au vrai bien du genre humain. Ces grandes

&

& triſtes cataſtrophes, plus ſenſibles pour le commun des hommes, que ces maux ordinaires de la vie, les ramenent auſſi avec plus de ſuccès à leurs devoirs. Voyez les hommes dans des tems de criſe, & vous verrez que la ſageſſe divine préſide à ces événemens, où la bonté divine ſemble à des eſprits ordinaires les abandonner à leur mauvais ſort: pourquoi, tandis que l'orage gronde ſur vos têtes, vous proſternez vous aux pieds des autels, n'eſt-ce qu'alors que la Divinité doit être invoquée? quel cas peut-elle faire de ces prieres & de ces vœux que la fraïeur arrache, que la fraïeur dicte? Ce ne ſont donc que les maux, qui vous rapellent celui qui fit & qui gouverne ce

monde? vous l'oubliés au ſein de la proſpérité, les bienfaits vous aveuglent, les petites adverſités de la vie ne font quelquefois aucun éfet ſur vous, il vous faut des calamités publiques: c'eſt un remede contre la perverſité des hommes.

Il eſt une ſorte d'hommes, qui ſe plaignent toujours; leur mécontentement s'exhale à chaque inſtant, il n'eſt rien qu'ils ne condamnent. On eſt aſſez décidé ſur leur ſujet, on convient aſſez de leur tort, & il ne ſeroit pas dificile de les en faire convenir eux-mêmes. Il eſt ſans doute facheux pour eux, qu'ils trouvent ſi peu de ſujets de plaiſir & de contentement, mais demandés leur s'ils ſeroient fort aiſe de qui-

quiter la vie, & vous verrez que ce ſont des gens, qui mépriſent les richeſſes, & qui vendroient la juſtice s'ils le pouvoient. Ils aiment le plaiſir & ne le trouvent nulle part, l'ennui les ſuit partout, avides de jouir, ils jouiſſent ſans plaiſir. Vous les voïez, au milieu des amuſemens qu'ils recherchent, inquiets de ce qu'ils feront le lendemain: ils périſſent d'ennui & tremblent pour l'ennui du jour ſuivant; trainant dans la ſociété cet air chagrin & inquiet ils ſe hâtent de finir leur jour, ils vont porter de lieux en lieux un viſage où la ſérenité & la joie ne paroiſſent preſque jamais; ils paſſent leur tems à s'ennuier des plaiſirs préſens, à médire des plaiſirs paſſés, & à déſirer avec in-

inquietude des amusemens & des biens dont ils ne jouiront pas. Moralistes severes on les entend quelquefois mépriser la douceur de ces momens délicieux, que d'autres goutent avec tant de volupté. Je les ai vûs ces hommes mécontens & d'une humeur atrabilaire, empoisonner les plaisirs les plus innocens; ce sont des misanthropes qui se haïssent quelquefois eux-mêmes, parce qu'à force de s'ocuper des maux de la vie, ils voient & leurs vices & leurs crimes: il leur faut de ces joies folles, de ces delires de raison pour interrompre leur inquiétude, & dissiper leur ennui. Quelle peut être la cause de ce mal? Ne la cherchons pas ailleurs que dans les vices, l'amour pro-

pre

pre & l'oisiveté. En ramenant tout à eux-mêmes les hommes font de leur individu une triste idole, à qui ils voudroient que tout fut sacrifié: la trop bonne opinion, qu'ils ont conçue d'eux-mêmes, ne leur fait envisager dans tout ce qui leur arrive que l'injustice la plus criante, & dans tout ce qui arrive aux autres qu'une aveugle faveur; l'envie, ce monstre fils de l'amour propre, tourmente leur ame, ils ne voient dans la prospérité de leurs concitoiens que des sujets de peine, & leurs plus grands avantages perdent à leurs yeux tout le prix qu'ils ont, parce que leurs désirs vont au delà, & que leurs prétentions ne sont jamais bornées. L'oisiveté est une autre cause de cet humeur

meur atrabilaire, qui empoiſonne les jours de ces hommes dont nous parlons; l'ocupation eſt la mere du plaiſir, elle étoufe la peine, & nous fait paſſer nos jours comme s'ils étoient filés d'or & de ſoie: malheur à celui qui eſt obligé de chercher mille riens pour remplir ſon tems, & pour oublier ſon exiſtence! il trouve les jours bien longs & le cours des années bien rapide, parce qu'un long eſpace de tems nous paroit court, lorsque nous n'avons rien qui faſſe foi du tems qui s'eſt écoulé, & qu'un court eſpace de tems nous paroit long, lorsque notre mémoire nous retrace encore l'impatience avec laquelle nous avons atendu, qu'il fut écoulé. Mille petits inconveniens

niens de la vie échapent à qui ſçait s'ocuper, & le plaiſir eſt délicieux après le travail, parcequ'il eſt acompagné de ce ſentiment intérieur, qui aprouve ce que nous faiſons, & parce qu'il n'a rien perdu par une continuelle habitude. Celui qui aime les hommes, qui s'humilie ſouvent, qui s'ocupe beaucoup ne ſçauroit ni s'ennuïer, ni ſe plaindre de ſa ſituation. Il arrive du bien à des perſonnes que je connois, elles échapent à de violentes maladies, & à des dangers preſſants, elles proſpèrent, quel ſujet de joie pour mon ame! elles ont beſoin de mon ſecours, quelle fortune pour moi de pouvoir leur être utile! je ne jouis pas des avantages qu'elles poſſédent, mais je ſens que je

ne les merite pas & que je puis m'en paſſer, je les aime trop pour leur envier des biens, que la Providence m'a refuſés, je les eſtime trop pour condamner la fortune plus liberale envers eux qu'envers moi, je fais trop peu de cas de mon merite pour me plaindre de mon ſort: je paſſe mes jours dans l'étude, je vois les progrès & le bien que je fais, je mêle à mes ocupations des momens de diſtraction, je les donne à la ſocieté: l'amitié, les plaiſirs innocens de la vie, quelquefois l'amour, viennent porter la joie dans mon ame, mes jours s'écoulent dans la paix & dans l'innocence, ma carriere s'acheve ſans que j'aie éprouvé que la vie ſoit trop longue pendant que je contois de vivre en-

encore, ou qu'elle fut trop courte à préſent que je me vois à ma fin.

Ce que je viens de dire n'eſt point pour condamner l'ennui, qu'on éprouve quelquefois dans le ſein des ſocietés les plus courues : il n'eſt pas poſſible à un homme ſage de gouter ces propos uſés, qui reviennent toujours; On a jetté du ridicule ſur les converſations ſçavantes, même ſur les converſations utiles: on a ſubſtitué au pédantiſme du ſiecle paſſé la médiſance & la futilité: n'y auroit-il point de milieu entre ces extrêmités? ſi c'eſt un abus que *de faire de l'eſprit & de parler ſentiment*, comme on s'exprime aſſez ridiculement, n'eſt-il pas cent fois plus triſte de voir, qu'un jeune homme puiſſe fréquen-

quenter le plus grand monde, ſans aprendre à penſer? quelle éducation pour les jeunes gens, que celle du monde d'aujourdhui! on n'y aprend pour l'ordinaire que ce qu'il eſt bon d'ignorer. Qu'importe-t-il en éfet de danſer avec grace, de jouer de pluſieurs inſtrumens, d'avoir l'art d'entretenir la societé des propos les plus frivoles, ſi ces legers avantages ſont acompagnés de vices, ſi l'on ignore ce qu'il eſt eſſentiel de ſçavoir? On voit ſouvent des hommes, qui amuſent bien peu la ſocieté où ils vivent: l'eſprit & le bon ſens ne ſe trouvent pas dans ces folies d'une imagination peu reglée, dans ces hiſtoires de ville ou quelque honête homme pâtit toujours,

dans

dans ces remarques malignes ſur la conduite des autres. Si l'ennui vous dévore dans ces ſociétés je vous en félicite: mais vous êtes bien à plaindre s'il vous ſuit partout. On peut l'éviter, & il n'eſt pas dificile de trouver du plaiſir dans la ſocieté de quelques hommes.

Que dirons nous de ceux qui pour donner plus de couleur à leur mécontentement, ne ceſſent de parler contre les égaremens & les vices du Siecle? ils groſiſſent les objets, les foibleſſes des hommes leur paroiſſent des vices, & les vices des crimes: ils imputent à la perverſité du cœur de l'homme des actions, qui toute vicieuſes qu'elles ſont, ne ſçauroient être atribuées qu'à ces mo-

mens malheureux que les paſſions font naître. Mais ſans excuſer ou juſtifier ici les hommes, ces cenſeurs de l'humaine nature de quoi pourroient-ils ſe plaindre ? Eſt-ce à la Divinité elle-même qu'ils en veulent, lui oſeroient-ils reprocher d'avoir donné l'exiſtence à des vicieux, ou bien eſt-ce aux hommes qu'ils s'en prenent? Quel peut être leur but dans les plaintes qu'ils font à ce ſujet? Eſt-ce le malheur des créatures humaines, qu'ils veulent prouver, & qu'ils oſeroient imputer à l'Etre ſouverainement parfait? Je n'ai garde de me perſuader que leur aveuglement & leur témerité puiſſent aller auſſi loin: je me perſuade plutôt, qu'ils n'acuſent que les hommes des cri-

mes

mes & des vices qui regnent dans la ſocieté, mais qu'ils ſongent donc que ces maux peuvent être évités, & qu'ils le ſeroient toujours, ſi les hommes aimoient davantage leurs veritables intérêts.

Il y a des hommes vicieux, j'en conviens, il y en a qui ſont capables de tous les crimes: ſi vous en doutez regardés nos loix, & nos codes, monuments éternels de notre honte, vous y verrez à chaque ligne la preuve de ce que je vous dis, vous y trouverez qu'il a fallu forcer notre parole, parce qu'on ne pouvoit s'y fier, vous y trouverez que c'eſt moins à votre bonne foi qu'à votre ſeing qu'on s'en raporte. (*) Il eſt au-

(*) O turpem humano generi nequitiæ ac fraudis publicæ confeſſionem! annulis noſtris, plus quam animis creditur. *Seneca de Benef. L. 3. l. 3.*

aujourdhui d'usage dans le monde de prendre ses précautions, c'est à dire qu'il est d'usage de suposer les hommes capables des crimes que la loi condamne.

Les mechants, il est vrai, sont à redouter, mais ils le sont surtout pour ceux, qui craignent beaucoup pour leur reputation, pour leurs biens, & pour leur vie. On se trompe souvent si l'on s'en raporte aux visages étudiés: il y a des hommes qui ont les dehors de l'humanité, tandis que leur ame n'a rien que d'inhumain: mais le mal que les mechants peuvent nous faire est un mal bien leger: on doit s'en douter, le prévenir si l'on peut, & penser à son devoir. Je ne nierai point, qu'il n'y ait des hommes, qui semblent

être

être nés pour nuire: il y a mille choſes dans la vie humaine, dont on ne ſçauroit porter de plaintes devant les tribunaux, & qu'il faut ſoufrir patiement: il y en a de plus facheuſes encore, dont on ne ſçauroit même ſe plaindre devant les hommes les plus équitables: il eſt de ces tours étudiés, que la mechanceté la plus noire enfante, & qui ſont ſouvent couverts du voile de la juſtice & de la religion: il eſt de ces coups de poignard enfoncés avec adreſſe, il eſt de ces diſcours empoiſonnés, où la franchiſe, le zele pour le bien public, l'amour de la verité & l'atachement à la religion ſemblent ſe le diſputer, & où il n'y a que de la mechanceté. J'ai vû bien des hommes avoir tous les avantages

des procedés, avoir pour eux la voix publique, tandis que dignes du plus ſouverain mépris, ils m'inſpiroient une eſpece d'horreur. Il y a même des ſervices dangereux, mais ces maux & ces inconveniens n'en ſont que pour ceux qui les ſont ſoufrir.

Plus de vertus dans cet Univers nous rendroit plus heureux, je l'avoue, mais tachons ſurtout d'être vertueux nous-mêmes; l'exemple eſt la premiere de toutes les leçons, il inſtruit mieux que les préceptes, les conſeils, les reproches: le vice eſt obligé de ſe cacher lorsqu'il aperçoit l'éclat de la vertu, & s'il commence à craindre de paroitre au grand jour, on a beaucoup gagné ſur lui, un homme qui a honte de ſes

ſes vices a fait le premier pas vers la vertu. Ceux qui condamnent les hommes avec tant de ſeverité ont leurs vices, & plus condamnables ſouvent, que ceux dont ils ne ceſſent de groſſir les fautes, ils cachent quelquefois ſous les dehors d'une vertu pure les ſentimens les plus bas & les plus rampans; ces juges ſeveres, qui ne pardonnent rien, apellés à être jugés, n'auroient de reſſource que dans une aveugle clemence: il y a des vertus dans ce monde, que ne leur cauſent-elles autant de joie, que les vices des hommes paroiſſent leur cauſer de peine? mais leur mécontentement eſt moins l'éfet d'un amour décidé pour la vertu, que l'afreux plaiſir de condamner les autres.

Si je ne puis difconvenir de l'exiftence de ces maux, il me femble pourtant trouver dans l'homme un fond de vertu, qui l'emporte fur fes vices: il y a toujours un bon côté pour les hommes, qui paroiffent le plus coupables: fi on ne peut les justifier on les excufera, & fi on ne peut les excufer on diminuera du moins leurs fautes. Il n'eft pas néceffaire d'emploier pour cela le menfonge, l'impofture, ou ces reffources plus connues dans le barreau, que par tout ailleurs; il fufit de juger les hommes comme on jugeroit un ami, qu'on fouhaiteroit de trouver innocent. La legereté des uns, l'ignorance des autres, la paffion de ceux-ci, la feduction à laquelle ceux-là ont

ont été expoſés, les maux, les diſtractions, les bonnes intentions de quelques uns, dans quelques autres l'eſpérance de ne pas nuire, ſont autant de raiſons, qui peuvent combatre pour ces hommes, que vous voudriés condamner, & que je voudrois pouvoir abſoudre. Il n'eſt rien de ſi afreux, que ce penchant de quelques hommes à ſupoſer dans les autres des motifs odieux, & à tirer de leur conduite des conſéquences funeſtes à leur reputation, à leurs mœurs, ou à leur religion. Qui ne ſçait que les hommes ſont inconſéquens? combien de fois ne nous arrive-t-il pas de dire, que ce n'étoit pas là notre intention, ſongeons donc que tous les hommes peuvent en dire,

autant: que nous ſommes coupables, lorsqu'élevant notre tête altiere nous jugeons & nous condamnons les hommes! ignorant preſque toujours les circonſtances, où ils ſe ſont trouvés, nous devrions au moins ſuſpendre notre jugement; il n'eſt point de raiſons, pas même de prétextes pour nous donner un droit, que le dernier des hommes, c'eſt à dire le plus coupable, peut nous conteſter. Enviſageons les choſes autrement qu'on ne le fait dans le monde, gardons nous de condamner ſi facilement ceux que nous voïons agir, contre des principes que nous regardons comme certains: une mauvaiſe action ne prouve pas un mauvais cœur, comme une bonne action ne

ne prouve pas un bon cœur; on jette la pierre à ces hommes, que la voix publique a condamnés, ſans ſe ſouvenir qu'il n'eſt rien de ſi trompeur, que les aparences & les jugemens du peuple: tel qui ne ravit jamais le bien des autres, mais qui fit cent fois pis, dort en paix tandis qu'on conduit au ſuplice, un homme coupable il eſt vrai d'un crime, mais peut-être capable des plus belles actions: il eſt peut-être peu d'hommes expirés ſur l'échaufaut, qui n'aient eu plus de merite & plus de vertus, que tant d'hommes qui pendant tout le cours de leur vie n'ont eu à redouter ni la voix du public, ni le bras ſeculier. Ce brigand, qui périt dans les plus afreux ſuplices, a-t-il fait plus de

de mal, que cette foule de débauchés, qui privent leur patrie d'un grand nombre de citoiens, que cette foule de médiſants & de calomniateurs dont les ſociétés ſont infectées, que cette foule de gens, qui ont levé des mains ſacrileges contre les autels, que ces hommes qui ſe plaiſent dans le mal, qui ſe repaiſſent du ſang d'innocentes victimes, qui ſe permettent tant d'actions ſecretes qui font horreur ?

Les hommes enviſagés dans un certain point de vûë, peuvent paroitre quelquefois infiniment plus mechants, qu'ils ne le ſont réellement. Si on ne veut en juger que par quelques actions, que par quelques déſirs, que par quelques diſcours on les trouvera

ra coupables des crimes les plus noirs. Pour nous en convaincre obſervons les hommes, qui vivent en ſocieté avec nous, mais obſervons les lorsqu'ils ſont animés de leur paſſion dominante, lorsque cette paſſion les fait agir: devenus eſclaves de cette eſpece de rage un voile épais couvre leurs yeux, la raiſon ou ne parle plus ou n'eſt plus écoutée, les ſentimens d'honneur, de probité, de religion écartés pour quelques inſtans ne laiſſent à l'homme, que le ſentiment de ſa paſſion: ce n'eſt pas ici le lieu d' expliquer comment ces révolutions ſe paſſent dans notre ame, cela ſeroit trop abſtrait pour le but que je me propoſe, il ſufit de les indiquer pour expliquer, comment il eſt poſſible

ble de groſſir infiniment les vices des hommes. J'en ai vû pluſieurs remplis des ſentimens les plus dignes d'une ame raiſonnable, joindre à une veritable pieté mille vertus de ſocieté, être amis des hommes, les ſervir avec plaiſir, mais ceſſer d'être gens de bien lorsque leur amour propre étoit choqué, ou que leur fortune ſembloit exiger quelques ſacrifices. Un homme qui n'eſt point médiſant deviendra calomniateur, s'il s'agit de quelqu'un qui a pu bleſſer ſa vanité, on le voit tous les jours. Si l'on ne veut juger des hommes que par ces cas aſſez rares, on en trouvera bien peu, qui ne ſoient dignes d'un ſouverain mépris. La jalouſie, l'orgueil, l'avarice, l'envie, ſources de tant de mau-

mauvaiſes actions, qui viennent ternir nos vertus, ſont des vices qui comme autant de breuvages empoiſonnés ofuſquent de tems à autre notre entendement, & nous donnent des intervalles où nous paroiſſons bien mechants. Nous nous permettons alors & des déſirs & des actions, que nous aurions en horreur ſi nous étions de ſang froid: ces paſſions enivrent l'ame, gardons nous donc de les irriter dans les autres, & ne jugeons pas les hommes, lorsqu'ils ſont ſi peu les maitres de ce qu'ils font: du moins ce n'eſt pas à nous qu'il convient de le faire. Un homme qu'une paſſion bien vive anime, reſſemble aſſez à un homme dont le cerveau eſt troublé: trainera-t-on de-

devant les tribunaux un furieux, qui ne ſçait plus ce qu'il fait? Les hommes ont dans la vie bien des momens de fureur & d'aveuglement.

Se plaindra-t-on de l'impunité des vices? j'avoue que les peines & les ſuplices peuvent contribuer à rendre les hommes vertueux: il eſt ſans doute à ſouhaiter, que la clemence & l'indulgence ne viennent point à l'apui des paſſions, mais quand il arrive qu'un méchant échape à la peine qu'il a ſi bien meritée, quel mal peut-il nous en revenir? d'ailleurs s'il eſt à l'abri des pourſuites, il ne l'eſt jamais des remords: le danger, tout éloigné qu'il eſt, paroit bien près au méchant, il eſt dans

la

la nature (*) qu'il détruiſe lui-même l'impunité qui nous revolte. Admirables voïes de la Providence, elle a ſçû atacher à toutes nos actions un ſecret jugement, que nous avons bien de la peine à éviter.

Mais, me dira-t-on ſans doute, il reſulte pourtant de ce que vous venez de dire, qu'il y a des hommes malheureux, quand ce ne ſeroit, que les vicieux qui le fuſſent: & c'eſt ce que je n'ai jamais nié: j'ajouterai ſeulement, que ce qui fait le malheur de ceux, qui ſe livrent aux crimes & aux vices, ce ne ſont point les ſuites que ces crimes & ces vices trainent naturellement après eux pen-

(*) Tuta ſcelera eſſe poſſunt, ſecura non poſſunt. *Seneca ep.* 97.

pendant tout le cours de la vie: au contraire ces ſuites qui ſemblent facheuſes, & qui ne le ſont point, ſervent de remedes aux maux aux quels les hommes ſe ſont expoſés volontairement. L'infamie, un de ces épouvantails que les ſociétés ont inventés pour leur ſureté, ces marques extérieures de l'indignation publique, ces flêtriſſures ſont autant de moiens propres à détruire un mal, qu'il eſt inutile de combatre avec des armes ordinaires. Un criminel trop heureux de ſervir d'exemple à ſes concitoiens, & de trouver les moiens les plus efficaces pour revenir de ſes égaremens, doit regarder la ſeverité de la juſtice, comme ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux: on met

une

une fin à ſes crimes, qui auroient peut-être duré plus longtems, on le met dans une ſituation ſi propre à faire renaitre en lui ces ſentimens de vertu, qui ne ſont jamais entierement étoufés. Ceux qui voient dans leur famille des ſujets d'ignominie doivent être citoiens: il n'eſt plus de liaiſon lorsqu'il s'agit de l'intérêt public, & de l'intérêt de la vertu: je les plains, mais dans leur afliction ils ont des reſſources, & ce qui leur arrive n'eſt ni ſans conſolation, ni un grand mal, ni un mal qui les prive des biens dont ils jouiſſent. Senſibles aux veritables avantages de ceux, qui leur ſont chers, ils doivent voir avec joie la main de la juſtice s'armer contre des hommes, pour qui la

clemence feroit le plus funeſte de tous les dons. Plût au ciel que ces vices, ces actions, & ces penchants, qui ne conduiſent point au ſuplice, mais qui ſont auſſi infames que les crimes les plus déteſtés, euſſent à redouter des chatimens auſſi ſeveres. Bien loin donc de plaindre ceux, qui ſe ſont atiré pluſieurs maux par leurs déreglemens, il faudroit, ſi on aimoit veritablement les hommes, ſouhaiter que les peines acompagnaſſent ou ſuiviſſent du moins toujours les vices ainſi que les crimes. Un homme qui dort en paix, & qui ſe voit au deſſus de la cenſure & des chatimens, eſt bien à plaindre s'il n'eſt vertueux: mais il eſt peu de vicieux, peut-être n'en eſt-il point, qui puiſſe

puiſſe ſe flater de cette tranquilité dangereuſe, ou plutôt qui ſoient aſſez malheureux pour l'obtenir. Tôt ou tard il s'éleve dans leur ame un ſecret tourment; plus triſte mais en même tems plus éficace que les ſuplices les plus cruels: il vient lever le voile, rompre le charme, ofrir à l'homme un ſecours ſalutaire: auſſi les ſuplices ne ſont-ils utiles à ceux qui les ſoufrent, que parce qu'ils reveillent en eux les remords, & les corps de juſtice, qui font périr les coupables, avant que ces remords aïent pour ainſi dire purifié leur ame, ſe rendent reſponſables d'ôter à ces malheureux les reſſources, que la Providence leur ménagoit. Ce ne ſont pas les remords, qui font le mal-

heur de ceux qui les éprouvent, car ce ſont les crimes & les vices auxquels ces hommes ſe ſont livrés qui les ont rendus malheureux: ces mouvemens d'une conſcience alarmée ſont le plus grand de tous les biens, & la preuve la plus certaine qu'il eſt un Dieu, & que ce Dieu eſt bon.

Ce ſont donc les hommes qu'il faut acuſer des maux qui leur arrivent, s'ils ne cherchoient eux-mêmes à troubler leur repos, ils trouveroient avec peine un inſtant de deplaiſir: mais malheureuſement il n'eſt rien qu'ils ne faſſent pour rendre leur ſort deplorable. Pourquoi, artiſans laborieux de leurs propres maux, voilent-ils à leurs yeux leurs foibleſſes & leurs vices

ces? que n'écoutent-ils ce précepte de la ſageſſe, qui nous conſeille de chercher à connoitre ſoigneuſement, ce qu'il y a de plus mauvais en nous? malheur à celui qui ne peut pas rentrer ſouvent en lui-même, mais plus malheureux encore celui qui ne l'oſe pas. Les hommes en s'aveuglant ſur leur propre ſujet, ſe creuſent des précipices, & ſe plaignent après cela d'y être tombés: ils ſe diſſimulent à eux-mêmes & leurs défauts & leurs vices; ils ſeroient peut-être vertueux, s'ils ne ſe flatoient pas de l'être; ils ſe perdent autant, pour ne pas dire beaucoup plus, par la bonne opinion qu'ils ont conçue d'eux-mêmes que par les éloges & les flateries de ceux

avec qui ils vivent. Combien peu d'hommes, qui osent se dire la verité! combien peu qui encensés par la foule, ne s'encensent pas beaucoup plus eux-mêmes, ils tendent les bras à l'assassin, ils apuient la main qui leur porte le coup mortel. Si juges severes de leurs mœurs, de leur conduite, de leur caractere, ils s'avouoient à eux-mêmes leurs foiblesses & leurs vices, ils n'atendroient pas si longtems à s'en corriger.

Tout ce que je viens de dire prouve, si je ne me trompe, que les hommes ont tort de se plaindre des maux de la vie: je prouverai encore, que les biens dont ils jouissent sont des biens qui meritent toute leur reconnoissance,

ce, & que ceux qu'ils déſirent ne ſont que des avantages dont ils peuvent ſe paſſer, & ſouvent ce que la Providence leur a refuſé, parce qu'elle les aimoit. L'homme eſt heureux.

Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur ſoi-même, on ſentira le prix de ſon exiſtence: ce bien ſi précieux ne ſçauroit perdre de ſon prix ni par les douleurs les plus aigues, ni par les chagrins les plus cuiſants. On ne penſe pas aſſés à ce que c'eſt qu'exiſter, & l'homme acoutumé à jouir de la vie oublie bientôt qu'il exiſte. Je ne ſçais, mais j'éprouve en penſant au néant une eſpece de frémiſſement; ſi tous les hommes conviennent, que ceſſer d'exiſter pour être anéanti, eſt

de tous les maux qu'on pourroit redouter le plus terrible, quel bien que la vie! On a vû les hommes de tous les ſiecles ſe conſoler dans les plus grandes adverſités, & à la vûë de la mort par l'idée flateuſe de l'immortalité: l'exiſtence eſt ce premier bien auquel nous aſpirerions, s'il étoit poſſible de déſirer avant que de naitre. Un homme raiſonnable ne demande pas que ſa fortune ſoit l'éfet d'un miracle, il ne ſouhaite que de voir les obſtacles en état d'être combatus, il ne ſouhaite que de ſe trouver le maître de meriter quelque choſe par ſes éforts: une ame raiſonnable demanderoit-elle autre choſe que de naitre, ſi avant que de venir en ce monde elle pouvoit

voit désirer? Lorsque les hommes sont parvenus aux grandeurs, ils commencent par les mépriser, ils voudroient persuader aux autres, que ces honneurs leur sont à charge, & que la médiocrité a des charmes pour eux: qu'ils seroient honteux, si on leur ofroit les moiens d'obtenir les biens, qu'ils vantent, & de perdre ce qu'ils méprisent! Bien loin de chercher les uns & de quiter les autres avec plaisir, cette médiocrité seroit pour eux un sujet d'alarmes, on les verroit devenir criminels pour conserver des honneurs, qu'ils faisoient semblant de mépriser: il en est de même de la vie, celui qui se plaint le plus, la conserveroit à tout prix: la vie est donc un bien, &

nous

nous le ſçavons ſans en convenir. Avec quelle atention le mal le plus leger ne nous fait-il pas conſulter nos Eſculapes? que de ſoins lorsque le plaiſir ne nous aveugle pas, pour nous garantir d'une mort trop prompte! quelques inſtans, quelques jours de plus nous paroiſſent un bien, & la vie ſeroit un mal! Ecoutés les ſoupirs de ce mourant, que ne donneroit-il pas pour renaitre! un monde où il ſeroit infiniment moins heureux, qu'il ne l'a été, ou plutôt qu'il ne croit l'avoir été dans celui qu'il va quiter, lui paroitroit un objet de déſir.

Mais, dit-on, la brieveté de la vie eſt telle, que la vie ne ſçauroit être un bien: ce court eſpace de tems ſemble n'avoir été donné aux hom-

hommes, que pour leur cauſer la peine de mourir: étrange raiſonnement! peut-on ſe plaindre de la brieveté de la vie, & nier que la vie ſoit un bien? d'ailleurs qu'eſt ce que cette prétendue brieveté, éternel ſujet de froides déclamations? la vie n'eſt ni longue ni courte à enviſager les choſes dans leur veritable point de vûe. L'exiſtence éphemere de ces petits animaux a ſa brieveté & ſa durée comme celle de l'homme: l'animal dont l'exiſtence eſt bornée à l'eſpace de tems, qui s'écoule entre le lever & le coucher du ſoleil, vit longtems s'il n'expire qu'à la fin du crepuſcule, il vit peu s'il meurt lorsque le crepuſcule commence à paroitre. Le vermiſſeau, dont la naiſſance & la

la mort ſe touchent de ſi près, gagnera-t-il à vivre un inſtant de plus? aprouverions nous ſes déſirs, ou plutôt ſes murmures, s'il pouvoit ſe plaindre de la brieveté de ſon exiſtence? Cependant c'eſt à prolonger nos jours, que tous nos vœux ſe réuniſſent: une longue vie eſt ce que nous ſouhaitons à tous nos amis, & ce que nous nous ſouhaitons à nous-mêmes: prolongez vos jours tant que vous voudrés, ſi l'immortalité ne vous a pas été deſtinée, vous ne gagnerez rien: le moment de partir arrivera, & lorsqu'il eſt arrivé la vie la plus longue ne paroit qu'un ſonge; quelque courte qu'elle ſoit, elle ſufit à qui veut bien ſçavoir pourquoi il eſt en ce monde. Quand

on

on fait réfléxion aux fatigues, aux maladies, aux diſtractions, au tems perdu dans le ſommeil, à l'état de l'enfance on ſent que le vieillard le plus décrepit a peu vecû, mais que celui là ſeul a paſſé aſſez longtems ſur cette terre, qui a tiré de ſon ſejour ici bas le fruit qu'on en peut retirer. Mettez vous en état de n'avoir rien à redouter, vous verrez que l'homme peut vivre ſans déſirer & ſans craindre la mort. La vie eſt un voïage; ainſi qu'aſſis ſur un batteau on voit les arbres & le rivage fuir loin de ſoi, de même dans le cours rapide de nos jours, nous voions paſſer après notre enfance notre jeuneſſe, & l'âge mûr où nous ſommes arrivés. On ne ſçait ce qu'on ſouhaite

haite en déſirant de vivre long-tems: quand on eſt aveugle, on eſt heureux d'avoir un conducteur, mais l'avenir eſt caché à nos yeux, laiſſons donc à la Providence le ſoin de nous y conduire.

Ce n'eſt pas là le ſeul déſir, que l'erreur a fait naitre: combien d'autres que les hommes forment tous les jours faute de vouloir connoitre ce qui contribue réellement à leur bonheur! on ne connoit pas l'homme, ou on ne l'aime pas, lorsqu'on lui ſouhaite tout ce qu'il déſire; ce ſeroit le punir que de le mettre au comble de ſes vœux. Jettons un coup d'œil ſur les diférens objets des déſirs humains, il ne faudra pas beaucoup d'éforts

forts pour convaincre tout homme raiſonnable, de la verité de ce que j'avance.

On trouve des hommes, qui déſirent la force & l'adreſſe de certains animaux : c'eſt la legereté des uns, l'impétuoſité des autres, la durée de ceux-ci & la vûë de ceux-là qu'ils regardent comme des avantages dignes d'envie. Ils voudroient trouver comme tous les animaux leur nourriture toute préparée: leur indolence & cet amour enraciné de l'oiſiveté leur font déſirer cette ſécurité, où vivent les animaux faute de beſoins dont nous pouvons nous glorifier. Ils ambitionnent la perte de ces privileges, qui les mettent ſi fort au deſſus des brutes, & à qui ils doi-

vent l'empire qu'ils exercent ſur eux. Triſtes raiſonneurs faites parler le monde de vos étranges erreurs, préférés la vie animale à ces raïons de lumiere, dont notre ame eſt éclairée, votre eſprit miſanthrope aprend aux hommes, qu'il en eſt de la philoſophie comme de tous les biens de la vie, qu'elle eſt un poignard dans les mains d'un inſenſé.

Ce n'eſt pas tout, les choſes les plus opoſées à la nature humaine ſont quelquefois l'objet des déſirs de l'homme: une vie ſans fin, la connoiſſance de l'avenir, & que n'entre-t-il point dans le cœur des hommes? Encore ſi la raiſon étoufoit dans leur naiſſance ces déſirs, que produit en eux l'aveuglement: mais ces déſirs toujours préſents

à leur

à leur esprit les ocupent pendant tout le cours de leur vie, ces désirs ne sont interrompus que par les plaisirs, & ces désirs lorsqu'ils ne peuvent être satisfaits arrachent des murmures. On diroit à entendre parler les hommes, que ce monde n'est l'ouvrage que d'une Puissance avare de ses dons; tout manque à qui se livre à ses passions, à ses préjugés, à ses erreurs, & tout abonde pour qui suit les lumieres de sa raison, la voix de la nature, & les leçons de la sagesse.

Tandis que notre orgueil abaisse à nos yeux nos égaux, la bassesse de nos sentimens nous fait mettre le genre humain au niveau des créatures les moins parfaites: ce même esprit qui nous

ſait tant priſer les foibles avantages, que les uns ont ſur les autres, rabaiſſe ceux que les hommes ont de commun. Voir ce n'eſt rien, mais voir beaucoup plus loin que les autres, c'eſt un avantage réel: ce que tout le monde a comme nous, eſt un bien dont nous ne faiſons aucun cas: étrange aveuglement! qu'en arriveroit-il ſi nous avions des ſens plus parfaits? je ſçais bien que ſi notre vûë portoit plus loin, nous diſtinguerions mieux les objets éloignés: que ſi notre ouïe étoit plus fine, avertis d'un danger prochain nous éviterions quelquefois la ſurpriſe. Mais en revanche que d'inconveniens atachés à des organes plus délicats! ce ſont les hommes dont les organes

ganes ſont les plus groſſiers, qui ont la ſanté la plus afermie: que nous ſerions à plaindre, ſi diſtinguant les plus petits objets, nous ne trouvions dans toute la nature, que des figures dont la ſurface nous rebutat; ſi diſtinguant les ſons les plus foibles, nos oreilles étoient continuellement frapées d'un bruit ſourd, qui nous empêchat de réfléchir! ſi des hommes doués d'une plus grande ſenſibilité d'organes étoient dans un monde, où tout fut analogue à leurs ſens, tout reviendroit au même: un homme qui a l'ouïe très fine n'a aucun avantage ſur celui, qui l'aïant plus dure ſe trouve à proportion plus près de l'endroit, d'où le ſon part. Celui qui ſouhaiteroit des ſens plus parfaits,

ſans que rien fût changé dans le cours ordinaire de la nature, déſireroit des maux qu'il ne ſçauroit ſuporter: & celui qui déſireroit un autre Univers pour avoir des ſens plus parfaits, ne penſeroit pas que tout étant relation, les circonſtances ſe trouvant changées à proportion, il ne gagneroit rien.

Ne nous imaginons pas, que nous ſoïons des créatures fort imparfaites: je ſerois tenté de demander à ceux, qui ne voient dans tout ce qui eſt humain que foibleſſes & imperfections, ce qu'ils entendent par imperfection: ils me diroient ſans doute, que ce ſont les bornes preſcrites aux facultés & au pouvoir des créatures humaines, qui les rendent imparfaites, ſans ſonger qu'ici encore

core il ne s'agit que de relations. Une vûë n'a de perfection, qu'eu égard aux objets qui doivent être aperçus: sa perfection consiste donc à avoir de certaines bornes, mais non pas à n'en point avoir. Tout est parfait dans le physique, tout ne l'est pas dans le moral, mais cela depend des hommes & doit en dependre: car il n'est point de perfection morale sans la volonté libre de l'homme. Au lieu de nous plaindre d'avoir un corps si facile à s'user, voions si notre ame n'est pas souillée de vices, & notre esprit imbu d'erreurs & de préjugés: maitres de nous corriger des uns, & de supléer aux autres, passons les jours & les nuits à dompter nos passions, & à éclairer notre esprit.

Que diroit-on d'un Souverain, ſi au lieu d'apaiſer les rebellions, de faire fleurir le commerce & les arts, il ſe bornoit à déſirer des villes mieux decorées, & ne s'ocupoit qu'à batir des palais pour trainer de lieux en lieux ſon oiſiveté & ſa foibleſſe.

Mais, diſent encore ces mêmes hommes, ſi au moins notre ſanté toujours afermie, notre corps toujours ſain & robuſte laiſſoit à notre ame une entiere liberté d'agir, juſqu'au dernier moment de la vie: ſi au moins nos organes ne s'afoibliſſoient pas inſenſiblement, ſi les treſors, que l'eſprit a amaſſés dans le courant de la vie, ne devenoient pas enfin inutiles, nous verrions & la mort & la brieveté de la vie ſans crainte & ſans

ſans peine : il eſt bien triſte de quiter la vie après avoir perdu tous les avantages, qu'on avoit acquis. Quel langage, juſtes Dieux! examinons le pourtant de plus près. Le corps s'afoiblit, les organes perdent leur activité, la memoire commence à manquer; on ajoute, le fruit des veilles & les connoiſſances acquiſes avec tant de peine deviennent inutiles, l'homme meurt enfin denué de tout ce qu'il avoit de précieux: *Turenne* s'il avoit vieilli ſeroit mort ſans avoir pû combatre, & *Neuton*, s'il eut vecû 20 ans de plus, ignorant peut-être les verités qu'il avoit découvertes, quelle perſpective pour l'homme! Je pourrois me contenter ici de repondre, qu'il vaut bien

mieux avoir été un *Turenne*, un *Neuton*, & mourir après avoir cessé de l'être, que de n'avoir jamais existé, puisqu'un bien ne sçauroit cesser d'être un bien, par la raison que sa durée est bornée à un certain espace de tems. Mais il y a plus, qui nous a prouvé que l'inactivité des fonctions animales supose celle des fonctions de l'ame? qui nous a dit, que la foiblesse des esprits animaux supose celle de l'ame, que la perte de la memoire, je dis plus, les rêveries d'un vieillard prouvent la foiblesse de son ame? Cette ame qu'enferme un corps afoibli jouit de toute sa vigueur, mais elle manque de moiens pour le témoigner par des actions extérieures; il est tems de partir, l'ins-

tru-

trument qui a ſervi aſſez long-tems eſt uſé, il faut le quiter: un vieillard eſt un homme, qui commence à rompre le commerce qu'il avoit avec les autres hommes, il ne les entend plus qu'à demi, bientôt il ne les entendra plus du tout. Ce bras qui a combatu vaillament eſt devenu foible, il devoit le devenir: une machine à l'abri des injures du tems eſt une choſe impoſſible: quand notre corps pourroit conſerver toute ſa force juſqu'au dernier moment de la vie, il ſeroit peu raiſonnable de le ſouhaiter, cela ne feroit qu'augmenter nos peines à l'inſtant de la mort, cela changeroit en morts douloureuſes & violentes ces morts douces & tranquiles, où le flambeau de la vie

vie changé en lumignon s'éteint inſenſiblement, cela troubleroit cette ſérenité d'ame, ces réfléxions qui ocupent l'homme qui finit ſa carrière. Si tout périt avec le corps, ſi un autre ordre de choſes, un autre monde ne ſuccede pas à celui-ci, qu'il eſt heureux pour nous de ne pas ſentir en mourant tout ce que nous perdons! mais ſi un autre monde exiſte après celui-ci, il n'eſt pas poſſible que l'ame s'y rende dépouillée de tous ſes avantages: ſi l'eſprit, qui vit en nous, ſubſiſte après la mort, ſe pourroit-il qu'aïant la force de ſubſiſter ſans le corps qu'il animoit, il perdît par l'afoibliſſement des organes les biens précieux qu'il avoit acquis? ſe pourroit-il qu'après le develo-

pe-

pement qui s'eſt fait, il fût de nouveau enſéveli dans les tenebres? ſe pourroit-il que ce degré de raiſon, que l'étude nous a procuré, que ces inclinations vertueuſes que la religion nous a inſpirées fuſſent détruites, lorsqu'il ne nous manque que le moien de nous communiquer aux vivans? non, nous ne perdons avec la vie, que ce qu'il nous importe peu de conſerver: les loix immuables de la nature ne ſçauroient être des loix barbares, pourquoi donc nous plaindrions nous, pourquoi déſirerions nous ce que la nature & ſon auteur, c'eſt à dire ce que la ſouveraine Bonté nous a refuſé?

Si l'on demandoit pourquoi nous ſommes aſſujettis au ſommeil,

meil, à la néceſſité de reparer continuellement nos forces, à celle de nous couvrir; pourquoi nous avons des beſoins & des déſirs quelquefois ſi dificiles à contenter, ſi dis-je on demandoit pourquoi les choſes ſont telles que nous les voions, tandis qu'elles pourroient être plus conformes à nos déſirs, nous aurions un grand nombre de raiſons à aléguer; mais en manquaſſions nous, il nous ſeroit aiſé de fermer la bouche à ces gens, qui ſe permettent tant de queſtions téméraires & tant de jugemens frivoles. Si la foibleſſe de notre vûë nous empêche de connoitre toute la beauté de cet Univers, ce que nous en voïons, ce que nous en ſçavons ſufit pour nous aſſurer que tout eſt bien:

bien: une confusion aparente est pour des yeux plus clair-voyants un ordre admirable. Tous les jours on voit les grands politiques inexplicables dans leur conduite, on diroit qu'ils heurtent le sens commun, plus sages cependant que de subalternes censeurs, ils conduisent au port au milieu de l'orage & des vents déchainés le vaisseau, qui leur a été confié. Mais ce monde est l'ouvrage de Dieu même.

Un désir moins coupable est celui qui anime ces esprits curieux, ces hommes livrés tout entiers aux sciences & aux arts: ils voudroient ne rien ignorer, quelques bornes qu'on voulut prescrire à leurs lumieres, ces bornes seroient toujours trop étroites,

s'ils

s'ils concevoient quelque chose au delà, ils feroient bien plus sages si jouissant de ce qu'ils peuvent obtenir, ils destinoient à leur veritable usage les connoissances, qu'ils ont acquises. Il y auroit sans doute un plus grand avantage à connoitre mieux & à connoitre plus, c'est à dire à augmenter l'étendue & la certitude de nos connoissances: mais cet avantage doit être borné à un certain degré, la nature des choses le demande ainsi. D'ailleurs celui qui désire de s'éclairer, en trouve toujours le moien, il n'est aucune étude où les hommes aient fait tout ce qu'ils peuvent faire, on voit tous les jours & les philosophes & les artistes pousser leurs recherches au delà du point, où l'on est par-

venu de leurs jours, & le terme prefcrit à leurs éforts, n'a été ateint par aucun d'eux. Pour ceux qui rabaiffent le prix des connoiffances humaines par la raifon qu'elles font bornées, qui forment des défirs vagues & aveugles, au lieu de fe plaindre de la foibleffe & de l'incertitude de nos lumieres, ils devroient fe reprocher de faire fi peu de cas des trefors de l'efprit, de juger fur les aparences, de combatre fi foiblement les préjugés de leur tems, de faire de fi foibles éforts pour s'inftruire: que ne fçavent ils tout ce qu'ils auroient pû fçavoir, fi continuellement ocupés du défir de perfectionner leurs mœurs & leurs talens, ils avoient paffé les nuits & les jours dans l'é-

tude de la verité & de la ſageſſe! Un homme ſage reconnoit les bornes, qui lui ſont préſcrites, & il ne ſe plaint pas de ne pouvoir les franchir: que dirons nous de ceux qui ne les connoiſſant pas, murmurent de ſçavoir qu'il y en a? Inſenſés vous formés des déſirs & vous reſtés oiſifs: vous reſſemblés au laboureur, qui ſans toucher à ſa charue demande aux Dieux une recolte abondante.

J'entends tous les jours les hommes mépriſer les plaiſirs de la vie: la chaire retentit de ces maximes, les converſations rebatent ces propos uſés, ce ſont les dégouts qu'ils trainent après eux, c'eſt la dificulté d'en gouter de veritables c'eſt leur brieveté qu'on ſe fait un devoir d'exagerer: ils courent cepen-

pendant après ces biens, & honorent par leurs désirs, ce qu'ils ont méprisé par leurs propos: leur conduite & leurs discours, leurs désirs & leurs maximes en perpétuelle oposition ne laissent point de doute sur leur veritable façon de penser: Ce sont des gens qui las & fatigués des plaisirs en medisent à leur aise, jusqu'à ce que les forces reviennent pour ranimer des désirs éteints. S'il est éfectivement vrai, qu'aucun plaisir de la vie ne les flate ni assez vivement ni assez longtems, c'est qu'ils entendent mal leurs intérêts, le plaisir demande à être menagé, il ne faut pas en abuser: nos sens sont bientôt émoussés, l'habitude est le plus grand ennemi du plaisir, il ne

faut jamais en prendre aſſés pour ceſſer de le déſirer; quand le plaiſir eſt parvenu à ſon dernier periode il eſt bien près de la peine, les deux extrêmités ſe touchent, du plus grand degré du plaiſir au plus petit de la peine il n'y a qu'un pas, & pour l'homme les intervalles ſe confondent. Vous vous plaignés de la brieveté des plaiſirs de la vie, mais peut-on ſe plaindre de leur brieveté & les mépriſer en même tems? Il ne tient qu'à vous de leur ôter tout ce que vous y trouvez de déſagréable: s'ils ne vous flatent pas c'eſt votre faute. La nature qui a pris le ſoin d'atacher un déſir vif à tous nos beſoins, a eu celui de joindre le plaiſir le plus tranquile à ce qui ſatisfait à ces be-

besoins. On le sçait, l'eau claire qui dèsaltere un homme qui a bien soif, est un breuvage délicieux: pourquoi donc ne jamais atendre que la soif nous avertisse, qu'il est tems de prendre un plaisir, que la nature a fait pour nous? nous prévenons nos besoins, au lieu de les atendre: ce n'est pas tout, non contens de diminuer le nombre des plaisirs, que nous pourrions avoir, nous les empoisonnons; nous substituons à des breuvages sains & agréables, des liqueurs funestes à notre santé, peut-être funestes à notre raison: ingenieux à soumettre notre palais à nos caprices, pour nous soumettre ensuite à des gouts que l'habitude a rendus nécessaires, nous avalons

un poiſon, qui n'étoit point fait pour nous. Nos plaiſirs ſont devenus les eſclaves de l'art, ils étoient autrefois enfants de la nature; on a vû à la honte de la raiſon humaine, des hommes porter ſur eux l'antidote du poiſon qu'ils alloient prendre. Ah funeſte aveuglement, fureur inconnue aux nations les plus barbares, l'homme eſt devenu ennemi de ſoi-même! Que dirai-je de ces plaiſirs *brutaux*? ah je détourne les yeux de ces horreurs! C'eſt nous, c'eſt nous ſeuls qu'ils faut acuſer du peu de plaiſirs qu'on trouve dans la vie: il en eſt de ſi vifs, de ſi précieux, de ſi durables, qu'il faut à l'homme raiſonnable quelque choſe de plus que la voix de la raiſon pour quiter

la

la vie ſans regrets. Ils ſont entremêlés de quelques peines, je l'avoue, & cela étoit néceſſaire, parce que cela étoit utile. S'il y avoit pour les ſens un plaiſir pur, il faudroit ſe garder de le prendre, il nous dégouteroit pour toujours de tous les autres: un bien parfait, fût-il poſſible en ce monde ſeroit préciſement en opoſition, avec le but pour lequel les hommes ont été crées. Si l'on dit qu'il n'y auroit point de mal à être degouté de biens imparfaits, on ne fait pas atention que ces biens ne nous ont été donnés, que parce qu'ils nous étoient néceſſaires. Les plaiſirs ont leur utilité, ils donnent de nouvelles forces à l'eſprit, ils laiſſent à l'œconomie animale une liberté né-

ceſſaire, ils nous ſoulagent dans nos peines, ils nous les font même oublier, ils reſſerrent les nœuds qui doivent unir les hommes. C'eſt l'ame qu'il faut conſulter, perſonne ne s'y méprend: l'homme ne ſe livre à une joie éfrénée, que lorsque l'état où il ſe trouve, demande qu'il s'étourdiſſe, une ſeule réfléxion détruiroit le charme, & lui rapelleroit des idées qu'il veut écarter de ſon eſprit. C'eſt aux ſens que nous devons le plus grand nombre de nos plaiſirs, mais non pas les plus grands: Il s'agit, pour s'en procurer de vifs & de veritables, de préſenter à notre ame des objets qui lui plaiſent, qui la contentent, qui s'emparant pour ainſi dire d'elle toute entiere, lui faſſent

ſent naître le déſir le plus vif & le plus diſtinct de perſéverer dans l'état, où elle ſe trouve: mais au lieu de cela, on lui ofre ce qui la gêne, ce qui ne donne que quelques inſtans d'illuſion. Combien d'hommes qui meurent d'ennui au ſein des voluptés, qu'ils ne veulent pas quiter! tel baaille en embraſſant l'idole de ſon cœur. On pardonneroit aux hommes de ſe tromper quelque fois, mais une continuelle expérience auroit dû les tirer de leur erreur. S'il n'eſt pas étonnant qu'un voïageur aborde en des endroits peu propres à l'inſtruire ou à l'amuſer, il l'eſt qu'il y reſte ſans avoir la force de les quiter. Les plaiſirs des ſens ſont le plus ſouvent des Sirenes dangereuſes:

ce qui paſſe au moment même où il flate le plus, ce qu'il eſt ſi dangereux de gouter avec trop de paſſion, ce qui peut nous éloigner de ce qui nous doit importer le plus, nous énerver & nous étourdir ſi facilement, ſeroit-il un bien ſi déſirable pour l'homme? Poſſédons ces legers avantages, ils ont leur agrément, cherchons les quelquefois ils ont leur utilité, il ſeroit peu raiſonnable de les fuir. Il ne faut pas que le plaiſir nous domine, parce que les choſes les plus honteuſes le produiſent quelquefois: il ne faut pas l'aimer trop, parce qu'en l'aimant avec excès on ſe prépare de triſtes regrets.

J'apelle veritables plaiſirs ceux, qui bien loin de laiſſer après eux

quel-

quelque dégout ou quelque peine, ſont toujours ſuivis d'un ſouvenir agréable. Tel eſt celui de cet heureux mortel à qui tant de familles afligées, tant d'orphelins & de veuves délaiſſées, tant de malheureux opprimés doivent les plus généreux ſecours. Il entend gêmir, ſes entrailles ſont émues, il court, il vole, & jouit en avance du délicieux plaiſir, qu'on trouve à faire du bien: tranquile poſſeſſeur de ſon ſecret, les maux qu'il a diſſipés ſont autant de biens pour lui, il ſavoure à longs traits cette volupté pure, qui aproche l'homme des eſprits immortels.

Une ame toujours ocupée des plaiſirs frivoles de la vie eſt bien

peu

peu digne du désir de l'immortalité, qui est né avec elle. Il en est d'elle comme de ces idiots ou de ces enfans, qui foulant aux pieds l'or & les pierres précieuses, ne peuvent se consoler de la perte d'un jouet. Les vrais biens & les vrais plaisirs de l'homme ont un caractere particulier, ils sont de tous les tems, on les trouve partout, tous les hommes peuvent en jouir: quelques biens & quelques plaisirs sont reservés à une certaine classe d'hommes, parce qu'ils n'ont pas pû jouir tous de tous les biens de la vie: plusieurs avantages demandoient à être recherchés avec plus de peine, & avec des peines que tout le monde ne pouvoit pas se donner. Ces prérogatives d'un petit

tit nombre de mortels, ne doivent exciter ni les regrets ni les murmures de ceux qui en ſont privés, parce que ceux qui n'en jouiſſent pas, ne ſçauroient ni s'en faire une idée, ni les déſirer: celui qui fait à la méditation des verités les plus ſublimes, ſent un plaiſir raviſſant lorsqu'il en découvre de nouvelles, éprouve un ſentiment qu'un homme qui n'a jamais medité ne ſçauroit déſirer.

Combien il y a de contradictions dans la conduite des hommes! un même inſtant voit naitre & mourir des déſirs opoſés les uns aux autres: ce n'eſt pas faute de lumieres, qu'ils s'éloignent ſi fort du ſeul chemin, qui peut les conduire au bonheur: ils s'étour-

tourdiſſent, c'eſt pourquoi on ne ſçauroit trop remettre ſous leurs yeux ces verités, que leurs paſſions & leurs préjugés cherchent à couvrir d'un voile épais. Ils ſçavent que ces avantages, qu'ils déſirent trop, ne les ſatisferont point; ils ſçavent qu'il en eſt de plus grands qu'il depend d'eux d'obtenir; ils ſçavent les inconveniens atachés à ces biens de la vie, qu'il leur feroit quelquefois avantageux de ne pas connoitre, & qu'il eſt toujours triſte de trop aimer. On a dit qu'avec peu de choſe on n'étoit point pauvre, mais qu'on l'étoit ſouvent avec beaucoup: en éfet nous ſommes les maitres de nos beſoins, & ce ſont eux qui décident de nos richeſſes & de notre pauvreté: Verité

rité qui devroit être profondement gravée dans nos ames, qu'on reconnoit, & qu'on ne combat que par ſes actions. Ce qui pourroit nous conſoler de n'être pas riches, c'eſt cela même dont les hommes, qui ne le ſont pas, ſe plaignent le plus, je veux dire les travers & les vices de beaucoup de gens qui ſont dans l'opulence: qu'on eſt heureux de ne pas ſe trouver expoſé à donner dans ces écarts de la raiſon! Toutes les fois que vous verrez un homme riche outrager la pauvreté d'un homme de bien, perſécuter un indigent, qui refuſe de ramper à ſes pieds, ofrir dédaigneuſement un ſecours que l'importunité lui arrache, vivre dans la crapule, & s'oublier à chaque

mo-

moment, beniſſez Dieu de vous avoir refuſé des richeſſes, que vous avez le malheur de déſirer. Quand vous verrez un homme riche uſer ſagement de ſes biens, rejouiſſez vous de les voir en d'auſſi bonnes mains, & ne regrettez que l'avantage de n'en pouvoir faire autant: diſpenſé par la volonté de la Providence de ſoulager autant que vous le voudriés ceux qui ſont dans la miſere, portez à vos concitoiens tous les ſecours dont vous êtes capable, il en eſt que vous pouvez leur donner. Celui là eſt riche qui a tout, ou qui peut ſe paſſer de tout, car on eſt riche de tout ce dont on peut ſe paſſer: combien donc d'indigens à qui il manque moins qu'à ces hommes, dont l'o-

l'opulence ne fait qu'augmenter les beſoins & les déſirs. *Socrate* en voïant la pompe magnifique d'une fête s'écrie, *ah de combien de choſes puis-je me paſſer!*

La fortune, cette idole de nos cœurs, eſt le Dieu auquel nous ſacrifions tous les jours, & dont nous nous plaignons auſſi ſouvent: rendre des hommages à un Dieu mal-faiſant, & qui quand il nous eſt propice, ne nous prépare que des regrets, quelle erreur! Une grande fortune eſt un grand eſclavage: celui qui abandonne ſon vaiſſeau aux vents, doit s'atendre à être conduit non pas où il veut aller, mais où le vent & les orages le jetteront: celui qui cherche la fortune ſe ſoumet à ſes caprices,

s'il en ſoufre des disgraces, il ne ſçauroit s'en plaindre, ce ſeroit acuſer les tenebres des faux pas qu'on y fait. La fortune ne change pas, c'eſt nous qui changeons; elle a conſtamment gardé la même loi, nous cachant pour un tems ſes caprices & ſon inconſtance, elle les a montrés aux autres, ils ne devoient être inconnus à perſonne. La proſpérité eſt quelquefois le premier pas, que nous faiſons vers l'infortune: c'eſt avec bien peu de raiſon, qu'on ſe perſuade que les honneurs & ces marques extérieures d'une conſidération particuliere, dûes plus ſouvent à la baſſeſſe des flateurs qu'au merite des grands, contribuent beaucoup au bonheur: à charge plutôt, ils ne

ne servent souvent qu'à faire paroitre avec encore plus d'éclat les defauts & les vices de ceux qui les possédent, ils ne servent souvent qu'à leur cacher, ce qui leur importe le plus de sçavoir. Croira-t-on qu'il y ait un grand avantage, à pouvoir se vanter de tirer son origine de quelque homme illustre dans les siecles passés, comme s'il n'étoit pas plus heureux & plus glorieux d'illustrer sa posterité, que de devoir à ses ancêtres un avantage acquis peut-être par des bassesses? Il est une considération dûe à la naissance, le bien des societés & la subordination qui y est nécessaire l'ont demandé: on doit recompenser en nous les vertus de nos ayeux; la cendre & les tombeaux des

grands hommes demandent des égards, leur posterité n'en auroit-elle pas? Il est un milieu entre les extravagances de la noblesse, & la mauvaise humeur d'un republicain outré: baisés les pas de ce vertueux laboureur, respectés ses vertus; fuiés ces orgueilleux mortels, c'est trop peu de les mépriser. Si c'est un avantage de posséder des distinctions publiques, c'en est un bien plus grand de les meriter, & ce n'est point un mal de ne pouvoir les obtenir. Ceux qui se plaignent de se voir oubliés dans la foule des citoiens ordinaires, ont tort de mettre tant de prix à ce qui ne sçauroit les rendre heureux.

Il est facheux, je l'avoue, que l'homme de bien soit si souvent re-

rebuté; il eſt ridicule, que ces diſtinctions en uſage dans le monde paſſent pour dûes; il eſt triſte que même la maniere de faire du bien, de témoigner ſon eſtime & ſon amitié, ſoit étudiée; il eſt ſcandaleux de voir l'étiquete portée aux pieds des autels; je n'ai pû voir ſans une eſpece d'horreur des hommes ignorés & mépriſés devenir les idoles de la ſocieté, dès que la fortune a commencé à les favoriſer; il n'eſt point de vices point de crimes même les plus laches, que les richeſſes & les honneurs n'éfacent, j'en conviens & j'en gêmis, mais qu'en conclurez vous, vous qui vous plaignés de ces maux? que vous êtes malheureux? Ah point du tout, plaignés, plaignés plutôt

ceux, qui s'aviliſſent en foulant aux pieds les intérêts de la vertu & de la verité: Soiés aſſés juſtes pour vous eſtimer heureux, de penſer mieux qu'une bonne partie des hommes. C'eſt le fruit de la philoſophie de voir d'un œil indiférent ces liſtes de noms illustres autrefois, illuſtrés aujourdhui, ces fortunes qui paſſent rapidement, ces honneurs qui acablent quelquefois.

Pour les ambitieux la fureur de l'ambition eſt ſi grande, qu'ils regardent pour rien le nombre de ceux qui leur obéiſſent, dès qu'un ſeul homme a le droit de leur commander. Ce qu'on a acquis n'eſt rien, ce qui reſte à acquerir eſt tout. Pour qui eſt tourmenté de ce mal, il n'eſt gueres

de

de biens, il ne jouit ni de ce qu'il poſſede, ni de l'eſpérance de ce qu'il peut obtenir. Ses déſirs trop étendus, ſes prétenſions que rien ne borne, ſes inquiétudes ne lui font enviſager que les dificultés, qui s'opoſent à ſon élévation: malheur ſurtout à celui qui ne déſire les honneurs, que pour être craint; ſe faire craindre eſt un plus grand mal que d'avoir à craindre! ces tyrans ou plutôt ces monſtres, dont l'hiſtoire ancienne nous parle, n'inſpireront-ils jamais aſſés d'horreur aux hommes, pour ne leur faire trouver dans les honneurs d'autres avantages, que celui d'être utiles aux hommes par leur credit & par leur exemple?

Faire du bruit dans le monde,

ſervir d'entretien à la plus grande partie du genre humain, c'eſt ce que déſirent également les Heros, les écrivains, & les artiſtes: qu'il n'y ait que de la vanité dans ce déſir; que la gloire dont les hommes font tant de cas ne ſoit qu'une chimere, c'eſt ce que je ne ſçaurois me perſuader. L'amour de la gloire s'il eſt acompagné de l'amour des hommes, eſt un motif bien puiſſant pour nous porter à la vertu: qui mépriſe la gloire mépriſe ſouvent la vertu. A Dieu ne plaiſe que j'entende ici par gloire, la fureur de ces hommes qui alterés de ſang & de carnage, ne portent que des lauriers tout fumants encore du ſang d'innocentes victimes, un veritable heros eſt celui qui ten-

dant

dant toujours les mains à la paix n'expoſe ſes jours, & ceux des guerriers qui combatent avec lui, que pour le bonheur de ceux qui ſont ſoumis à ſes loix: il afronte les dangers, il conduit à la mort ces généreux défenſeurs de la patrie, qui veulent bien cimenter de leur ſang la paix, la tranquilité, & le bonheur de l'Etat: il gêmit de ſe voir contraint à repandre tant de ſang, mais entre deux maux il choiſit le plus petit, il devoit le choiſir: il eſt parvenu par de juſtes moiens à ſe couvrir de gloire, cet aveu public de ſes actions glorieuſes, cette admiration publique, ces éloges arrachés aux ennemis mêmes, ces vœux que la terre entiere fait pour lui, ce ſecret plai-

ſir qu'il peut éprouver en s'aſſurant de l'amour de la poſtérité, tout cela ne ſeroit que chimere & illuſion! Que dirai-je de ces beaux genies, qui ont éclairé l'univers, de ces ames vertueuſes qui l'ont édifié? ſi le plaiſir de faire le bien eſt le premier de tous, celui de ſçavoir que les hommes admireront & loueront nos actions n'en ſeroit-il point? quand on aime les hommes il eſt bien dificile de ne pas chercher à ſe concilier leur eſtime & leur amour: ceux qui naîtront après nous ou que nous laiſſerons après notre mort nous ſeroient-ils aſſez indiférens, pour que leur amour & leur eſtime ne ſoient d'aucun prix à nos yeux? Le jugement de la poſterité eſt un jugement plein d'équi-

d'équité, c'eſt la juſtice & la vérité elle-même qui le dictent; & qu'y a-t-il de plus heureux que d'avoir la raiſon & la juſtice pour ſoi? Mais ne chercher qu'à faire du bruit, abandonner la vérité qui trouve peu de partiſans, pour ſuivre le gout dominant ou les opinions en vogue, ſacrifier tout au déſir de faire parler de ſoi, préferer l'admiration à l'eſtime & à l'amour, aimer le faſte & ce qui en impoſe au vulgaire, c'eſt un écart de la raiſon: Combien de ces reputations enſévelies au pied du tombeau de ces gens, qui ont tout ſacrifié pour l'acquerir! Ces trophés érigés à la gloire de quelques tyrans, ces monumens faſtueux de leur pouvoir, ces tombeaux ornés

nés d'inſcriptions, qui devoient en transmettre le ſouvenir à la poſterité la plus reculée, ne ſont plus ou ne ſont vûs qu'avec indiférence: les faſtes de l'hiſtoire ont mieux parlé & mieux instruit que ces panegyriques & ces inſcriptions, derniere complaiſance de vils flateurs.

Ce qu'il y a de plus précieux dans l'eſtime & dans la veneration publique, c'eſt préciſément ce que tous les hommes peuvent obtenir: l'hommage rendu à la vertu eſt bien au deſſus de celui qu'on rend aux talens. L'homme auroit tort de ſe plaindre, ſi n'aiant pû parvenir à ſe faire un nom, il meurt oublié de ces concitoiens, parce qu'il y a beaucoup de biens dont la jouiſ-

ſance eſt un avantage, & dont la privation n'eſt point un mal: il n'y auroit pas même raiſon de ſe plaindre, que les talens ne jouiſſent pas toujours des recompenſes & des éloges qu'ils meritent; ſeroit-on malheureux, parceque malgré les éforts qu'on a faits pour meriter l'eſtime du public, & malgré la ſupériorité de ſes lumieres, on n'a pû obtenir ce qu'on avoit preſque droit d'exiger? Les talens n'ont-ils donc de prix, qu'autant que le plus grand nombre des hommes les reconnoit, & que ceux à qui il apartient de diſtribuer des recompenſes les honorent de leur protection? Le veritable plaiſir ataché à l'eſtime & à la veneration publique, conſiſte dans la ſatiſfac-

faction qu'on éprouve à sçavoir qu'on la merite.

Il est une espece d'hommes bien oposés à ceux, qui désirent de se faire une reputation, ils préférent la tranquilité & le repos à ces avantages qu'on n'acquert que par des peines & par des veilles, insensibles pour tout ce qu'on peut dire de leurs talens, ils ne désirent aucun sufrage, & se contentent d'être aimés de ces personnes, aux quelles une liaison plus particuliere les unit. Le monde bouleversé leur causeroit moins de peine, que les plus petits embarras qui les regarderoient personnellement: ramenant tout à eux-mêmes ils écartent tout ce qui pourroit troubler leur repos, ce sont des

Etres

Etres à qui l'indolence eſt plus naturelle que l'humanité. Que ces hommes ſe trompent, s'ils prennent l'oiſiveté & l'indiférence pour le repos & pour cette tranquilité d'ame, que le tumulte des paſſions trouble & détruit! ceux qui craignent le travail, ceux pourqui l'ocupation eſt un mal, ſont bien à plaindre, ils ont un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il eſt plus caché, je veux dire leur penchant pour l'oiſiveté: les ocupations les plus laborieuſes ſont les plus propres à étoufer les paſſions, & à nous procurer cette ſerenité d'ame, baſe fondamentale du bonheur: cette heureuſe ſituation n'eſt point un état d'indiférence, qui reſſemble plus à la mort qu'à la vie, c'eſt un état où le

le plaiſir n'eſt point exclu mais gouverné, où à l'abri de l'envie, de la haine, de ces paſſions tumultueuſes qui ne laiſſent plus à notre eſprit la liberté d'agir, on jouit d'une douce tranquilité, c'eſt à dire du contentement. Quelle folie pour un homme apellé à de longs travaux, de déſirer la retraite & l'oiſiveté! celui qui connoit ſes intérêts cherche l'ocupation; le plaiſir n'eſt doux qu'après le travail.

Parcourez tout ce qui peut faire l'objet des déſirs de l'homme, cherchez enſuite les hommes qui poſſédent ces avantages, & vous verrés que la plus grande partie d'entre eux s'eſt trompée. En éfet pouvoit-on ſe promettre beaucoup de contentement de la poſ-

possession des biens de la vie, lorsqu'on ne commençoit pas par s'assurer de ce qui fait le veritable bonheur de l'homme? Que pouvoit-on atendre de ces biens & de ces avantages que tous les hommes même ne désirent pas? Pouvoit-on se flater d'être heureux par les seuls biens, qui ne nous sont pas nécessaires? Oh ce seroit outrager la Divinité que de placer le souverain bien, que dis-je de mettre trop de prix, à la possession de ce qu'elle a refusé à la plus grande partie des hommes! Quoi la souveraine bonté auroit été aussi avare de ces dons, si ces dons avoient pû nous conduire à ce bonheur, que nous désirons tous? Non, non, c'est nous qu'il faut acuser & des maux

qui nous viennent, & des vrais biens qui nous manquent: nous établiſſons notre bonheur ſur nos opinions, l'illuſion a pris la place de la réalité. Ce n'eſt pas que je me perſuade, qu'il faille rejetter ou mépriſer les biens & les plaiſirs de la vie, ce ſeroit méconnoitre la bonté divine, ce ſeroit arracher les fleurs dont notre paſſage eſt parſemé, ce ſeroit trop préſumer des forces humaines: la nature ne nous a rendus ſenſibles aux biens & aux plaiſirs, & ne nous ofre des objets propres à nous en procurer, que parceque l'auteur de cette même nature a voulu que nous en jouiſſions. Quelle que puiſſe être la raiſon du mépris, que ces esprits atrabilaires temoignent pour les

les biens de la vie, elle ne ſçauroit les juſtifier : à plus forte raiſon ſeront-ils coupables de la plus noire ingratitude, ſi avides dans le déſir, ils ſont mécontens dans la poſſeſſion, & injuſtes dans la perte. C'eſt cette ingratitude qui a fait dire aux hommes, qu'il valoit bien mieux ne jamais jouir des biens de la vie, que de n'en jouir qu'un tems : il eſt vrai qu'il ſeroit plus utile, à ceux qui en abuſent, de n'en jamais jouir que d'en jouir un tems, mais il l'eſt encore plus que c'eſt un avantage pour ces mêmes hommes de ne les poſſéder qu'un tems. S'ils éprouvent plus de peine à les perdre, qu'ils n'ont éprouvé de plaiſir à les poſſéder, c'eſt par la raiſon qu'ils en ont abuſé. Il s'a-

git ici d'éviter l'abus, & de se faire une veritable idée des choses, d'estimer les biens de ce monde suivant le plus ou le moins de raport qu'ils ont avec notre veritable bonheur: il faut chercher à sçavoir ce que ces biens valent, & non pas ce qu'ils sont estimés.

Il arrive quelquefois qu'on se croit fait pour de plus grands biens, que ceux dont on jouit, raison ou pour mieux dire prétexte d'ingratitude. On se persuade qu'on est infiniment moins heureux, que ce peu d'hommes qui parvenus aux plus grands honneurs deviennent les idoles d'une grande partie du genre humain: nous nous figurons que le suprême bonheur consiste à gouverner les autres hommes, comme

me s'il n'étoit pas un empire bien plus grand que tous les hommes peuvent exercer, comme s'il n'y avoit pas beaucoup plus de gloire à combatre avec ſuccès ſes paſſions, & à corriger ceux avec qui nous vivons, par le bon exemple que nous pouvons leur donner? Rendons gloire à la verité, nous avons tous à peu près les mêmes avantages, un peu plus de bien, un peu plus de mal, voilà toute la diférence. Notre vûë un peu plus courte, un peu plus foible que celle des autres nous ſufit: reprocheriés vous ſans rougir à la providence d'avoir donné quelque choſe de plus aux autres, tandis qu'elle vous a comblé des biens les plus précieux, & qu'elle ne vous a

rien refusé de ce qui pouvoit être nécessaire à votre bonheur? Il n'y a ni dans les biens, que vous ne désirés tant qu'avant que de les posséder, les avantages que vous y suposés; ni dans les maux, que vous ne trouvés si dificiles à suporter, que parceque vous êtes trop acoutumé aux commodités de la vie, la peine que vous exagerés. Vous désirés beaucoup, voilà le mal & la peine: faut-il donc tant de choses pour jouir de la vie, & pour tirer de l'état où l'on se trouve le fruit, que nous devons en retirer? Est-il nécessaire pour satisfaire des gouts & des fantaisies, d'aller chercher jusques dans les contrées les plus reculées des mets, que d'autres peuples méprisent, & qu'ils con-

noif-

noiſſent mieux que nous, de faire fouiller la terre, & d'immoler à notre luxe un million d'hommes, nos eſclaves parcequ'ils ſont plus foibles que nous? Au lieu de ſe borner aux beſoins de la nature, contente de ſi peu de choſe, on irrite ſon palais, on lui arrache le plaiſir de jouir de ce qui lui convient: on détruit ſa ſanté, & l'on ſe repoſe ſur l'art: la médecine n'eſt plus l'art de remedier aux inconveniens naturels d'une machine qui ſe detraque, elle eſt devenue la ſcience néceſſaire à qui veut guerir les maux, que les hommes ſe font à eux-mêmes. Telle eſt la force de l'aveuglement & de la paſſion, on court à ſa perte pour des plaiſirs qui n'en ſont point.

Voluptueux, qui paſſés votre vie à encherir les uns ſur les autres, vos plaiſirs que l'art a formés, ne ſont rien au prix de ceux de ce tranquille laboureur, que l'eau claire d'un ruiſſeau déſaltere. Nos premiers peres, qui préparoient eux-mêmes les mets les plus ſimples, à qui la terre ſervoit de lit, dont les demeures n'étoient ni des palais ni des chateaux forts, dont les temples ſans or & ſans ornemens n'ofroient à leur eſprit qu'une Divinité connue par ſes bienfaits, gardoient avec leurs vertus l'avantage de ſuivre les voies de la nature. Quelle n'eſt pas l'erreur de ceux qui croient ne pouvoir vivre ſans des ſecours, ſi non dangereux du moins inutiles! quels vœux formes vous!

quels

quels éforts faites vous pour vous procurer un ſuperflu toujours inutile, quelquefois dangereux, ſouvent incommode! Laches amis, parens deraiſonnables vous élevés vos enfans au milieu des maledictions, vos vœux ſont des imprécations, vous ne ſçavez pas aimer: ces enfans ſeroient robustes, & vous afoibliſſez leur corps à force de le menager; ils ſeroient frugals, & vous les acoutumés à une délicateſſe, qui leur coutera cher; ils ſeroient vertueux, & vous leur inſpirés de l'orgueil, & des déſirs que la vertu condamne; ils ſeroient modeſtes, & vous leur perſuadés qu'ils ſeront un jour des eſprits ſupérieurs; ils ſeroient chaſtes, & vous excités en eux une dange-

reuſe curioſité; Vous leur ſouhaités du bien, au lieu de leur ſouhaiter de la vertu; vous leur ſouhaités une brillante fortune, au lieu de leur ſouhaiter cette tranquilité d'ame baſe fondamentale du bonheur: c'eſt vous qui leur faites déſirer avec tant de vivacité la poſſeſſion des biens de la vie: ce qu'ils devoient regarder au moins avec indiférence, vous le leur avés promis comme autant d'encouragemens, vous le leur avés donné comme autant de recompenſes. Changés de conduite, il en eſt peut-être encore tems, au lieu de les former à l'uſage du grand monde, formés les à la ſageſſe; au lieu de leur aprendre ſous le nom impoſant de politeſſe, l'art afreux de paſ-

ſer

ſer la vie dans le deguiſement, dans le menſonge, & dans l'impoſture, aprenés leur à uſer de franchiſe: que ces jeunes plantes croiſſant au milieu de vous, promettent de bons fruits, que l'aurore de leurs jours ne reſpire que ſageſſe, vertu, & verité!

Parmi le nombre des déſirs, dont les hommes ſont animés, il en eſt un qui paroit renverſer tout ce que je viens d'établir: on voit des hommes ſe plaindre ſans ceſſe des foibleſſes de l'humanité, gêmir ſur leurs fautes paſſées, déſirer avec vivacité de devenir meilleurs, & paſſer pour ainſi dire leur vie entre la crainte de faire le mal, & les regrets de l'avoir fait. S'il étoit vrai que les choſes fuſſent ainſi, je convien-

drois

drois que les hommes ſont malheureux & qu'ils ont raiſon de ſe plaindre: mais qu'il y a d'illuſion dans ce raiſonnement! Sans entrer ici dans la fameuſe queſtion de l'origine du mal moral, & ſans repeter ici les admirables réfléxions de la *Théodicée*, je me contenterai de demander, qu'on distingue bien ces déſirs vagues, d'avec la ferme reſolution de faire le bien: on ſe décide toujours pour ce qu'on préfere. Les regrets que nous éprouvons après avoir fait le mal, ne prouvent pas que nous ſoions fort atachés à la vertu, ils prouvent ſeulement qu'après avoir fait le mal, nous ſouhaiterions d'avoir fait le bien, c'eſt à dire, que lorsque nous ne prenons plus de plaiſir au mal,

nous

nous n'avons plus le désir de le faire, comme lorsque nous y prenions plaisir nous ne désirions plus de faire le bien. Mais l'homme, dit-on, souhaiteroit ne jamais désirer le mal; c'est à dire qu'il voudroit ne jamais vouloir le mal: mais vouloir est un acte de liberté, l'homme ne sçauroit désirer de n'être pas libre de désirer & de faire le mal; car il cesseroit par là même d'être vertueux, puisque la vertu est le choix libre du meilleur. Le veritable désir est inséparable des éforts, & des éforts soutenus sufisent toujours: c'est un vain prétexte que de dire, que les passions nous empêchent d'être libres, puisqu'il n'est point de passions que nous ne puissions dompter, si nous

nous le voulons. L'homme déſireroit-il que Dieu l'eut mis au rang de ces intelligences celeſtes, dont les lumieres ſont auſſi pures que la vertu? mais il ne ſeroit plus alors ni le même homme, ni même un homme, ce ſeroit un autre individu créé à ſa place: ce déſir analiſé ne ſignifie donc autre choſe qu'un regret d'être homme & d'exiſter: déſirer les lumieres & la vertu des esprits immortels, c'eſt déſirer de n'avoir pas les foibleſſes inſéparables de l'humanité, c'eſt ſouhaiter que l'homme ſoit détruit pour qu'un autre Etre, qui n'a rien de commun avec lui, lui ſoit ſubſtitué: l'homme ne ſçauroit exiſter ſans foibleſſes, parcequ'il eſt une créature bornée par ſa nature. Si

l'on

l'on demande donc pourquoi les hommes ne ſont pas nés pour avoir plus de vertus & plus de lumieres, pourquoi il eſt dans leur nature d'avoir beaucoup de foibleſſes, & pourquoi même ils ne ſont ni auſſi vertueux, ni auſſi éclairés qu'ils pourroient l'être, la queſtion ſe reduit à ſçavoir s'il valoit mieux, que l'homme exiſtat comme homme, ou qu'il n'exiſtat point du tout: prononcez, & condamnés ſi vous oſez la ſouveraine ſageſſe: pour moi je conclus qu'il eſt bon que l'homme exiſte, puisqu'il exiſte; je m'en raporte à cet Etre puiſſant, qui ne peut être que ſouverainement bon. Il ſufit que ni les motifs, ni les moiens de nous rendre meilleurs ne nous manquent, s'il eſt

eſt dificile de combatre toujours, & par conſéquent de dompter toujours ſes paſſions, il n'eſt pas impoſſible de le faire, & nous pouvons nous tranquiliſer après avoir fait, tout ce que nous avons pû.

Soïons auſſi vertueux, qu'il nous eſt poſſible de l'être, & il n'y a plus de maux pour nous: nos plaintes diſparoitront, nous ne verrons plus ces déſirs formés par nos paſſions, nous tourmenter les jours & les nuits; l'aurore n'éclairera plus tant de vœux criminels, portés même aux pieds des autels. C'eſt en nous mêmes que nous devons trouver le ſiege du bonheur: c'eſt en nous mêmes que nous trouvons la ſource des vrais plaiſirs. Il depend de nous d'aug-

d'augmenter les degrés de notre bonheur en augmentant nos avantages, & en perfectionnant nos vertus & nos lumieres: c'eſt nous qui ſommes les artiſans & les maitres de notre veritable fortune. S'il eſt vrai de dire, que les biens de la vie viennent à ceux qui les cherchent avec ſoin, cela l'eſt encore plus de ces avantages, qui devroient être conſtamment l'objet de nos déſirs. Soions juſtes & équitables, reconnoiſſons le prix & le nombre de nos biens: dans toute la nature il n'eſt rien qui ne puiſſe nous engager à la plus parfaite reconnoiſſance: le chant des oiſeaux eſt un cri, qui porte condamnation contre nous.

Que de biens pour l'homme!

Je ſuis ſorti du néant, je ſuis parvenu à l'exiſtence; mon enfance a été ſauvée des dangers qu'elle eſt obligée de courir; je ſens du plaiſir à voir la belle nature ofrir à mes yeux le plus beau des ſpectacles; les ſons les plus harmonieux flatent mon oreille, & m'inſpirent du ſentiment; les fleurs repandent un parfum délicieux; je goute des mêts qui excitant mon apetit augmentent mes forces; un tact voluptueux m'inſpire des plaiſirs, qui me prouvent une exiſtence, & mes déſirs conduits par la raiſon, gouvernent mon ame ſans la troubler; un tranquile ſommeil vient reparer mes forces, ma paupiere ſe ferme pour quelques heures, & ſe rouvre pour voir l'aurore avec un nouveau plaiſir; une

une douce yvreſſe dans ces momens d'un eſprit, que la ſageſſe n'abandonne jamais, prend la place de ces déſirs tumultueux, que des paſſions aveugles font naitre. On ne ſçauroit trop admirer avec combien de ſoins la nature a penſé à rendre notre état heureux, elle change inſenſiblement nos gouts, à meſure que nos beſoins changent avec notre âge: l'enfance a des plaiſirs qui durent longtems, la jeuneſſe en a de vifs, l'age mur en a de tranquiles, & la vieilleſſe qui en a de lents, les ſent d'autant plus qu'ils ſont moins frequents. La vivacité des plaiſirs ſe trouve augmentée avec leur nombre, pour une jeuneſſe qui les ſentiroit moins, s'ils étoient moins vifs, parcequ'elle en

a beaucoup: il faut que la vivacité de quelques uns ſoit aſſez grande, pour dominer des ames, qui s'arretent ſi peu ſur les mêmes objets.

A tant d'avantages joignons le don ineſtimable de penſer; comparons nous un moment avec les animaux, machines ou animés d'un eſprit diſtinct de la matiere, que de ſupériorité dans l'homme! quelque foibles que ſoient nos lumieres, c'eſt un grand bien que celui de penſer. Ce don de la nature nous a mis en état de rendre une infinité de choſes, propres à notre uſage, de pourvoir à nos beſoins, de vivre en ſocieté, de former des établiſſemens, & de procurer enfin à ceux, qui ſe ſervent de leur raiſon, le pré-

cieux

cieux avantage d'aquerir des connoiſſances, de mediter, & de paſſer dans l'étude de la verité & de la ſageſſe les plus doux momens de la vie, avantage au deſſus des plus grandes fortunes.

Il eſt peu d'hommes, qui ne ſentent les douceurs de l'amitié, il n'en eſt point qui ne puiſſent les ſentir, il ſemble même que l'atachement ſoit indépendant des vertus & des talens. Heureux celui, qui trouve un ami à qui un ſecret confié n'eſt point un penible fardeau, dont la converſation eſt un utile plaiſir, dont les avis ſont de ſages conſeils, dont la gaieté peut diſſiper notre triſteſſe, dont la vûë ranime nos plaiſirs, qui plein de droiture ſçait être vertueux, & plein de tendreſſe

ſçait cherir ſes amis, qui loin des detours uſe de cette franchiſe ſi peu faite pour le commun des hommes, qui cultivant ſon esprit met à tout ſa juſte valeur, & ne préférant point ce clinquant éblouiſſant pour des yeux qui ne voient pas, à cet or caché dans les mines, ſçait vivre & penſer. Celui qui connoit les plaiſirs de l'amitié, qui ſent juſqu'où peut s'étendre cette délicateſſe de ſentimens, jouit de ces épanchemens d'ame plus délicieux, que toutes les faveurs de la fortune. Qu'on ne s'y trompe point, ce n'eſt rien d'afecter un ſentiment, qu'il faut éprouver pour en juger. J'en connois peu qui ſçavent aimer; je vous le demande à vous-mêmes, où ſont ceux aux yeux

des

des quels vous ne déguisés pas une bonne partie de vos sentimens, où sont ceux que vous ne négligés pas lorsque vos intérêts ou votre fortune l'exigent? Vous, vous voulés connoitre les douceurs de l'amitié, & vous quités un ami, pour voler dans les bras d'une personne, que vous méprisés que vous haïssez peut-être? ne prostitués donc pas le sacré nom d'ami. Oprobre du genre humain, le poignard se porte dans le sein d'une personne, qu'on venoit d'embrasser! l'acueil le plus gracieux, les confidences les plus secretes, les assurances les plus positives d'une amitié éternelle sont acompagnées d'imposture, & suivies de la médisance la plus cruelle. Ah que ne puis-je vi-

vre loin de vous, cœurs faux, ames paitries de limon! tous les jours je vous vois pleins d'atention pour ceux, que vous ne ſçauriés aimer, & tout prets à nuire à ceux, que vous faites ſemblant d'aimer. Envain, envain me parlerés vous des loix de la politeſſe & de la décence, il n'eſt point de loix opoſées à la vertu & à la vérité. C'eſt lacheté, c'eſt le vil amour de vos intérêts, qui combatent les devoirs ſacrés de la vertu. Non vous ne ſçavez point aimer, vous étoufés ce doux ſentiment, qu'il dependoit de vous de gouter.

Et l'amour, ce feu qui anime tous nos ſens, qui fait briller dans nos yeux la flame qui nous agite, qui délie nos langues, ou

fait

fait naitre ces ſilences encore plus expreſſifs que les diſcours les plus tendres, qui chaſſe de nos eſprits tout ce qui eſt étranger à l'objet de nos déſirs, qui fait palpiter nos cœurs, & qui nous donne de ces inſtans de bonheur, aux quels le vieillard courbé ſous le poids des années eſt encore ſenſible, & l'amour combien de plaiſirs ne nous procure-t-il pas! Cœurs ſenſibles à ce doux ſentiment que vous êtes heureux, lorsque ne confondant point la rage éfrenée d'une paſſion aveugle avec le tranquile ſentiment d'une amitié bien vive, vous ſçavés aimer & préférer les plaiſirs du cœur à ces plaiſirs groſſiers, qui ne contentent que des ames ordinaires! Mais où ſont-ils ces cœurs ten-

dres & paſſionés? Je n'en trouve plus, je ne vois que des ſacrifices faits à la fortune; ce que les mains de l'amour devoient careſſer, eſt ſali par les mains hideuſes d'un vieillard, chez qui l'or a pris la place des graces, & la debauche celle du ſentiment. On apelle raiſon l'empire de l'avarice ſur le ſentiment, on va gêmir dans le fonds d'une maiſon bien montée, juſqu'à ce que le déſordre vienne trainer la diſcorde à la ſuite de l'hymen: ces époux malheureux obligés de chercher des diſtractions, ne rentrent chez eux, que pour y renouveller l'idée de leurs peines. Ah flambeaux de l'hymen pourquoi brulés-vous d'un feu ſi nébuleux! Barbares parens, qui ſans égard

au

au bonheur de vos enfans, liez des nœuds ſi mal aſſortis, que vous anéantiſſez de plaiſirs en un inſtant, que vous faites naitre de maux en un inſtant! n'auriés vous jamais paſſé par ces ſituations où l'ame ravie ne voit & ne ſent plus qu'un même objet, où l'infortune n'a plus d'empire, où tous les maux ſont oubliés, où tout ſe tait hors les ſoupirs: heureux momens! . . . . . .
Tout eſt mort pour qui n'aime point, tout renait & tout vit pour qui aime. Oh que ne mettez vous & plus de liberté & plus de ſageſſe dans vos plaſirs! y auroit-il du mal à s'aimer, & ſans ceſſe la nature nous parle d'amour, elle nous repete tous les jours, que nos cœurs ne ſont faits que pour cela.

Vous

Vous en qui l'amitié ne ſéjourna jamais, vous qui condamnez dans vos vieux jours des feux, que vous ne pouvez plus alumer, vos ris & vos raiſonnemens, vos outrages & vos injures, fruits de l'erreur, doivent-ils faire la loi à l'humanité? Non, allés tendres amants, allés chanter les plaiſirs de l'amour, couchés à l'ombre d'un beau chêne, près d'un clair ruiſſeau, où les oiſeaux viennent mêler leur ramage à vos ſoupirs, allés éprouver des plaiſirs que la nature fit pour vous. Tout l'agrément des beaux jours du printems, tout le bonheur de ceux que la fortune careſſe, toute la joie d'un homme qui échape à la mort, tout le plaiſir d'une tendre mere, qui retrouve un enfant qu'elle

qu'elle croïoit perdu, ne valent pas cette ſecrete joie, que produit l'aſſurance d'être aimé de ce qu'on cherit. Toute notre ame eſt ocupée, & ces momens pleins de volupté, que les regrets ne ſuivent jamais, ſont des delices pour tous les inſtans de notre vie.

Ce n'eſt pas tout, je vois mes concitoiens, ma patrie, mon Roi, je puis leur être utile, ils ſont faits pour mon bonheur. Qu'il eſt doux de pouvoir ſe dire à ſoi-même, j'ai ſervi ma patrie! & tout homme peut jouir de ce bien. Le dernier moment de notre vie, & l'état le plus afreux peuvent encore nous fournir l'ocaſion, de donner à nos concitoiens des marques de notre amour. Cet

amour

amour de la patrie, que les uns ont porté trop loin, en le pouſſant juſqu'à l'inhumanité, & que les autres ont trop peu connu, lorsque pour vouloir être citoiens du monde ils ne l'ont été d'aucun endroit, eſt une vertu parce que l'amour des hommes en eſt une. Le bien des ſocietés a demandé, que notre atachement pour les hommes eût des degrés, & qu'il fût plus grand pour ceux qu'une liaiſon plus particuliere nous a unis. Les arts & les ſciences doivent leurs progrès à l'amour de la patrie, & les plus belles actions lui doivent leur naiſſance. L'eſtime & l'admiration ſont dues au merite intrinſeque, l'amour à cette liaiſon qui ſe trouve entre les hommes: un homme qui admire

mire les jardins de *Luculle*, a raiſon d'aimer davantage ſon petit potager, il ſert à ſes delaſſemens & à ſes plaiſirs : il ſufit que notre eſtime en ſoit independante. Mais il n'arrive que trop ſouvent, que les hommes aiment peu leur patrie, ils s'en plaignent presque toujours: dans les injuſtices qu'on pourroit en recevoir, il n'eſt rien de plus puiſſant pour ſe conſoler, que de cherir cette patrie qui nous a fait tort. *Rutilius*, ce généreux Romain, aïant été exilé repondit à celui, qui lui faiſoit entrevoir l'eſpérance de ſon rapel, vû les guerres civiles dont *Rome* étoit menacée, *Que t'ai-je fait pour me ſouhaiter un retour plus douloureux que mon exil? ne vaut-il pas mieux que ma patrie ait à*

rou-

rougir de mon exil, qu'à pleurer à mon retour.

Les lumieres de l'esprit & les talens ſont des avantages, qu'il dépend de nous d'acquerir du moins juſqu'à un certain point. La philoſophie ſurtout, ce don précieux du meilleur de tous les Etres, cette ſcience qui a Dieu, le monde, & l'homme pour objet, qui non contente de ce que les ſens aperçoivent, mais ſoupçonnant quelque choſe au delà, va chercher ce que la nature a derobé à nos regards, qui nous arrache du ſein des tenebres, qui détruit nos préjugés & combat nos paſſions, qui nous conduit à la lumiere, à la verité & à la vertu, la philoſophie dis-je eſt faite pour tous les hommes: ne nous imaginons pas

pas qu'elle consiste dans ces subtilités obscures, dans cet art frivole de seduire la raison par des argumens captieux, dans ces discussions qui ne conduisent qu'à de brillantes chimeres, dans ces sistemes ataqués & défendus avec un succès égal, dans ces hypotheses, où la vraisemblance est sacrifiée à ce qui est ingenieux, où l'autorité plus forte que la raison supose des preuves qui ne se trouvent point. Si vous voiés un homme entêté de ses idées, mépriser tous ceux qui s'en écartent, substituer un ris outrageant aux raisonnemens, & les raisonnemens aux raisons, ataquer l'erreur par l'ironie, jetter du ridicule sur les opinions au lieu de les refuter, aprouver & condam-

ner ſans jamais balancer, & défendre ſon ſyſteme comme il auroit honte de défendre toute autre choſe, ſi vous voiés dis-je un tel homme penſez que ce n'eſt point un philoſophe. La philoſophie éleve nos ames, que nous importeroit-il d'être nés, ſi nous n'avions qu'un corps à conſerver? Tous les hommes ſont apellés à participer à ce treſor, parceque tous les hommes ont une raiſon que le tems develope, & que les maitres perfectionnent: ce qui diſtingue les philoſophes de profeſſion de ceux, qui n'ont pû cultiver leurs talens, n'eſt pas ce qu'il y a de plus précieux.

La philoſophie aprend aux Rois, que leur empire conſiſte

moins

moins dans l'exercice de leur pouvoir, que dans le soin penible de faire le bonheur de leur peuple: c'est elle qui les rend à leurs Etats, & les enleve aux plaisirs qui les environnent, c'est elle qui aprit aux hommes, que la revelation n'avoit point instruits, qu'il y avoit un Dieu & un culte à rendre à cet Etre, culte qui se borne à la recherche du veritable bonheur. Méprisons cette philosophie, qui ôte à Dieu le gouvernement du monde, qui nous detache de la patrie moins par un principe d'humanité, que par je ne sçais quel enthousiasme, qui pour nous faire envisager tous les hommes du même œil, ne nous en fait aimer aucun, & qui consiste plus en inutiles sub-

tilités qu'en ſages conſeils, en queſtions frivoles qu'en verités pratiques.

Quand on s'eſt mis en état de gouter les plaiſirs de l'étude, il n'eſt rien de plus délicieux, que les momens d'une meditation faite avec ſuccès. Voiés cet *Archimede*, ſe repliant ſur lui-même, enfoncé dans des idées abſtraites, il cherche la verité: elle commence à l'éclairer, un nouveau jour brille à ſes yeux, tranſporté de joie il s'écrie, *je l'ai trouvé:* que de dificultés qui ſe diſſipent! content de ſon travail il le quite pour ſe delaſſer, & ſent en lui-même le prix de ces lumieres, qui nous aprochent de la Divinité. Mais toute étude n'eſt pas l'étude du ſage: au lieu

de

de ſçavoir ce qui peut amuſer agréablement, aprenez en quoi conſiſte le vrai bonheur; au lieu de jetter un œil curieux ſur les uſages du grand monde, aprenez comment il faut aimer ſes parens & ſes amis; au lieu de chercher à découvrir, ſi c'eſt par chaſteté ou par orgueil que *Lucrece* s'eſt donné la mort, aprenez en quoi conſiſte la chaſteté; au lieu de veiller les nuits & les jours pour aprendre les moiens propres à défendre vos biens contre la ſurpriſe & la violence, aprenez à les perdre ſans murmure. Surtout emploiés vos lumieres à leur veritable uſage, emploiés les à vous rendre meilleurs; ce ſont des biens que la Providence vous a confiés: craignez de vous trou-

ver embaraſſé, ſi l'on vous demandoit quel fruit vous avez retiré de vos études & de vos veilles: Combien de ſçavans & de beaux eſprits à qui l'on peut reprocher d'avoir ſubſtitué l'eſprit au jugement, la memoire à la raiſon, les aparences de la vertu à la vertu même! Sera-t-il donc toujours vrai, que les ſciences & les arts rendent tant d'hommes envieux, inquiets, & turbulents? ne trouvera-t-on raiſonnable que ce qui plait? un ton mépriſant ſera-t-il ou la recompenſe d'une franchiſe peu commune, ou la peine d'une erreur bien moins groſſiere, que la pluspart de celles que nous gardons juſques au dernier moment de la vie? Corrigés vous de vos vices, ſoiés uti-

utile à vos concitoiens, épargnés leur quelques erreurs, hâtez pour la posterité la découverté de quelques verités, servez d'échelons à ceux qui vous suivront. Orgueilleux sçavans, si vous sçaviez ce que c'est que tout votre sçavoir, honteux de vos écarts vous iriés vous cacher! Ah brigués après cela, brigués un éloge pompeux de vos lumieres, l'homme de bien met tous ses soins à meriter l'éloge de ses mœurs, de son caractere, & de ses vertus. Les lumieres de l'esprit, tous ces tresors amassés avec tant de peine, n'ont de prix qu'autant que le cœur est vertueux; ce sont comme des fleurs & des ornemens précieux, qui n'ôtent aux cadavres rien de ce qu'ils ont de hi-

 deux,

deux, & qui n'embelliſſent que les vivans.

Un des avantages réels de la fortune, & ſans doute le premier, c'eſt le plaiſir des bienfaits: mais il eſt donné à tous les hommes d'en jouir quoiqu'inégalement, combien d'ocaſions ne ſe préſentent pas tous les jours de faire du bien, il n'y a qu'à les ſaiſir. Ce plaiſir les hommes l'ont empoiſonné; mal dans le bienfait même, par la faute de celui qui donne, mal dans l'ingratitude par la faute de celui qui a reçû. Ne donner que pour obliger à la reconnoiſſance, ceux à qui l'on donne; ne donner qu'après avoir fait acheter le bienfait par les demarches les plus humiliantes, & par la crainte d'une impitoïable refus, don-

donner avec hauteur pour faire ſentir ſa ſuperiorité, atendre que le beſoin ſoit preſſant & faire valoir ce qu'on a fait, ce ſont autant de moiens d'ôter aux bienfaits tout ce qu'ils ont d'agréable, de les rendre même à charge à ceux, qui les reçoivent. Plaignons nous après cela de l'ingratitude d'un ſi grand nombre de perſonnes, la dureté du bienfaiteur diſpenſe de la reconnoiſſance. Recevoir avec peine, ne donner quelque choſe à la reconnoiſſance, que parcequ'il eſt dangereux d'être ingrat, ſe trouver humilié par les bienfaits, chercher dans le bienfait même des raiſons d'ingratitude & d'oubli, c'eſt refuſer au bienfaiteur un petit plaiſir lorsqu'il nous en a fait un fort grand.

Plaignons nous après cela de la dureté de ceux, qui peuvent nous faire du bien, il y a de la peine à obliger des ingrats. Ce ſecret plaiſir qu'on éprouve à ſoulager des malheureux, cette joie qu'on reſſent à porter la paix & le repos dans le ſein de familles déſolées, à raſſaſier celui qui périt de faim, à donner de la force à ces vieillards que l'age acable autant que la miſere, ce contentement délicieux qu'on éprouve à ramener dans le chemin de la vertu un homme, qui s'en eſt écarté, à éclairer des ames enſévelies dans les tenebres, à ſoutenir les pas chancelans d'une jeuneſſe étourdie, ſont des biens qu'il depend de nous de gouter. Dans toutes les vocations de la vie humaine

maine il ſe préſente des ocaſions de faire du bien aux hommes, pourquoi ne les pas ſaiſir? Voiés ces généreux bienfaiteurs, on diroit que c'eſt leur faire un bienfait que de leur en demander: ils volent au ſecours de ceux qui ſont dans le beſoin, avant même qu'on les apelle, ils diſpenſent de la reconnoiſſance, leur amour pour les hommes eſt le flambeau qui les conduit, & le feu qui les anime.

Il eſt un bien qui eſt d'autant plus précieux, qu'il tient la place de beaucoup d'autres, & qu'il ne nous quite jamais, c'eſt l'eſpérance: le mal opoſé eſt le deſeſpoir, reſource des ames foibles. Les maux de la vie n'étoufent point l'eſpérance, elle eſt un

un garant aſſuré d'un bonheur à venir. Quel Dieu gouverneroit ce monde, ſi le tiran dormoit en paix, tandis que l'innocence oprimée ſe trouveroit ſans ſecours? *Nicocreon* en épuiſant ſes fureurs ſur le philoſophe *Anaxarque*, ne lui arracha que la preuve d'une inutile vengeance. Le deſeſpoir eſt un poignard dont nous déchirons une plaie facile à guerir: pourquoi nous étourdir lorsqu'il nous reſte un ſi grand nombre de motifs de conſolation? Au ſein des maux l'eſpérance vient nous ſoutenir, c'eſt l'aurore d'un beau jour, il n'y a point d'éternelle nuit. C'eſt l'eſpérance qui eſt venue mettre l'égalité parmi les hommes: ces hommes qu'on croit heureux, ne le ſeroient gue-

re

re ſans elle; ſi nous pouvions lire dans leur cœur, nous verrions que les biens de la vie ne ſufiſent pas à l'homme: mais nous l'éprouvons aſſez pour ne pouvoir en douter. Peut-être que ce miſerable, qui quête à la porte de ces Grands, où la ſomptuoſité & l'abondance ſont trop connues, eſt plus heureux qu'eux: il mange avec plus de plaiſir, il dort avec plus de tranquilité, il craint moins les inimitiés, les perſécutions, la mort, il eſt comme un frêle bateau que les vents agitent, mais qu'ils ne briſent point, tandis qu'un vaiſſeau chargé coule au fond des eaux: c'eſt l'eſpérance qui le ſoutient.

Qui connoit Dieu le ſert; ce n'eſt pas cet Etre, qui cherche

des

des ſecours, il en ofre: nous n'aurons jamais rien fait, ſi nous ne ſongeons à nous faire une idée juſte du culte que nous lui devons; en avoir une fauſſe ou nier l'exiſtence d'un Etre ſupreme c'eſt à peu près la même choſe. (*) La religion l'honore, la ſuperſtition viole les droits les plus ſacrés, l'irreligion les mépriſe: la religion nous découvre les moiens de nous rendre heureux, la ſuperſtition ſupoſe dans le choix de ces moiens un défaut de ſageſſe ou de bonté, l'irreligion les détruit. Un homme religieux trouve de la joie dans l'adverſité même, il arrache à la proſperité les épines dont elle eſt heriſſée, il vit content & meurt

(*) Quid intereſt utrùm Deos neges an infames? *Seneca ep.* 123.

meurt avec plaiſir; il a fait un pas de plus que le philoſophe. Voiés ce brave ſoldat après cinquante ans de ſervice ou plutôt cinquante ans d'eſclavage & de peines, ſans eſpoir de fortune, aujourdhui preſque ſans vigueur, il s'éforce encore de combatre pour des droits qui lui ſont inconnus, il embraſſe en partant ſes enfans & ſa femme, il les benit & ne s'atend plus à les revoir: couché ſur le champ de bataille, il prie & meurt en demandant ſi le Roi vit & à qui eſt la victoire. Tel eſt le fruit d'un culte, où la plus agréable de toutes les ofrandes eſt cela même, qui nous rend heureux.

Soiés vertueux & tout ſera bien, mais ſoiés veritablement

ver-

vertueux. Vous avez évité les vices de l'ame, vous ignorez l'art honteux de feindre & d'en imposer, votre cœur n'eſt point double, votre avarice ne va pas jusqu'à vous refuſer ce qui peut vous faire plaiſir, votre luxe ne va pas juſqu'à vous engager à regagner honteuſement, ce que vous avez honteuſement diſſipé, votre ambition ne vous a jamais porté à de laches indignités, votre amour propre n'a point encore produit de haines implacables & de cruelles vengeances: ce n'eſt rien, vous n'êtes qu'un homme, que le public ne mépriſe pas, entrez en vous même, voiés ſi vous êtes digne de ſon eſtime & de ſon amour.

Soiés

Soïés vertueux & tout ſera bien, mais aïés le courage de le paroitre au milieu de ces vicieux, qui couvrent la vertu de ridicule. Combien d'hommes, que les paſſions ne dominent pas, & qui ceſſent d'être vertueux par la crainte d'un mépris, dont ils devroient ſe faire honneur! Ces ames timides, à qui la crainte du ridicule ôte la raiſon, porteroient en tremblant leurs hommages aux pieds des autels, s'ils ſoupçonnoient qu'un ris outrageant mépriſat leur devotion. Tant il eſt vrai, que les plus frivoles avantages ſont quelquefois les plus chers: on devient vicieux & même criminel par le déſir immoderé de plaire. Combien de jeunes étourdis, pour qui la religion

n'a rien de ſacré, dès qu'il s'agit de montrer de l'eſprit, & une prétendue philoſophie, que la raiſon n'aprouva jamais. On ſe rit d'un jeune homme ſi ſa vertu eſt auſtere, c'eſt l'uſage du grand monde qui lui manque, c'eſt à dire que le monde ne l'a point encore corrompu: il faut eſpérer, veulent dire ces hommes eſclaves des vices & des paſſions, il faut eſpérer qu'il aprendra à mentir impunément, à diſſimuler ſoigneuſement, à flater ceux qu'il hait, à medire avec eſprit, à en impoſer avec fermeté, à ſacrifier tout à ſa fortune, à ſe rire avec grace de tout ce qu'il y a de plus auguſte & de plus ſacré, à priſer les hommes en raiſon de leurs richeſſes, de leur credit, & de leur puiſ-

puiſſance. Qu'arrive-t-il aux ames les moins corrompues? on commence par ſe taire & par rougir de ſa propre vertu, fardeau incommode on la quite, on ſuçe le venin, & bientôt ſemblables à ceux qui nous ont perverti, nous pervertiſſons les autres: c'eſt là où conduiſent la terreur du ridicule, & le déſir immoderé de plaire.

Celui qui cherche dans la vertu & dans les lumieres de l'eſprit le bonheur, que tous les hommes déſirent, eſt veritablement heureux: celui qui croit avoir beſoin d'autres choſes, cherche des maitres & perd ſa liberté: qui veut jouir de tout le bonheur, dont on peut jouir ſur cette terre, doit ſe perſuader qu'il eſt inſéparable de la

ſageſſe: s'il le place dans la poſſeſſion des avantages, qui éblouiſſent les hommes, il outrage la Providence qui a permis que beaucoup de gens de bien en fuſſent privés. Ce ſont ces fauſſes idées ſur le bonheur, que nous n'avouons pas, mais avec leſquelles nous nous étourdiſſons constamment, qui nous font vivre ſans plaiſir & mourir avec peine. Plus ſages jouiſſons de tout, mais ſans mettre trop de prix à l'acceſſoire, uſons des biens de la vie, mais avec une ſage œconomie: ſongeons que c'eſt un devoir, que de ſe munir contre les adverſités, & que le meilleur moien de le faire, c'eſt de ne pas trop s'atacher à ce qu'on peut perdre à chaque inſtant, & à ce qu'il faut qui-

quiter une fois pour toujours. En toutes choſes ne priſons que l'eſſentiel: on demande au levrier de la legereté, au dogue de la force, plus ils en ont, plus auſſi doivent-ils être eſtimés: le meilleur en tout eſt de bien avoir ce qui lui a été deſtiné, de poſſéder dans le plus haut degré ce qui le diſtingue des autres, or l'homme a été créé pour être une créature raiſonnable, le reſte il l'a de commun avec toutes les créatures: il a du courage, le lion le ſurpaſſe; de la viteſſe dans la courſe, le levrier en a plus que lui: il a un corps organiſé & des mouvemens volontaires tous les animaux en ont, une voix les chiens l'ont plus claire, l'aigle plus aigue, le taureau plus forte, le roſſignol

plus douce: ſa raiſon eſt ſon bien particulier, c'eſt à la perfectionner qu'il doit mettre tous ſes éforts: n'eût-il d'autres biens, il ne ſeroit point à plaindre, & tous les autres ſans la raiſon ne ſeroient d'aucun prix. Il ne s'agit pas pour l'homme de ſçavoir combien il a de partiſans, qui le flatent, qui le careſſent qui l'encenſent, s'il eſt dans l'abondance ou dans la miſere, mais il s'agit de ſçavoir s'il eſt vertueux. Les vrais biens de l'homme ne ſçauroient être hors de lui: il doit combatre & ſurmonter ſes paſſions, avoir le courage de ſe faire quelquefois de la peine: qu'on ne diſe pas qu'un ſemblable éfort ſur ſoi-même ſoit impoſſible, les paſſions comme la colere, l'amour,

mour, la haine à combien de périls ne nous exposent-elles pas? combien ne soufrons nous pas pour elles, & la raison seroit sans éfet? elle nous rendroit timides, lorsque de veritables foiblesses nous donnent de l'audace? elle nous rendroit de petits maux insuportables, lorsque nos vices nous font suporter sans peine des douleurs & des maux violents? elle qui agit avec tranquilité, qui marche à pas assurés seroit moins, que les passions qui nous font donner tête baissée dans mille précipices? Convainquons nous une bonne fois, & persuadons nous ensuite que les biens du corps ne valent pas ceux de l'ame, que notre ame seroit plus heureuse delivrée de ses chai-

nes, que garotée par des liens qui la gênent.

Qu'un homme de bien est heureux! la vertu est un trésor à l'abri des vicissitudes de la vie, elle est un bien pour tous les tems, pour tous les hommes. Au sein de la prosperité comme au milieu des infortunes & de la douleur, elle vient porter dans nos ames cette douce paix, que rien ne sçauroit alterer. Tous les momens de la vie sont des momens de plaisir, pour qui aime la vertu: il n'est point alors de devoirs penibles, il n'est plus de vices agréables: la mort vient, elle n'est ni apellée ni conjurée d'atendre encore; tout est bien, les soucis, les inquietudes, les haines, les remords, toutes ces pas-

paſſions qui troublent notre repos, fuient loin de l'homme vertueux: à ſes yeux la nature eſt embellie, il la regarde autrement que le vicieux; il lit par tout les aſſurances de ſon bonheur, il voit par tout la main d'un Etre dont la bonté n'a point de bornes, il ſent partout le prix ineſtimable des bienfaits dont il jouit: tous les plaiſirs viennent en foule le délaſſer, parçeque ſon ame tranquile peut jouir de ce qui eſt oublié par ces hommes que les vices tiranniſent. Maitre de lui même, il gouverne, il regne ſur ſes paſſions: c'eſt là l'homme qui ſe leve ſans crainte, qui ſe couche ſans ſoucis, qu'on n'entend jamais ſe plaindre, qui vit content: Ah vertus regnez

ſur l'homme afin que l'homme ſoit heureux!

Mais, dit-on, ce n'eſt pas là l'idée que les hommes ont du bonheur, ils recherchent ces avantages, que vous voulés que je mépriſe. Avons nous donc beſoin du jugement des hommes pour nous croire heureux? Pourquoi la raiſon nous a-t-elle été donnée, ſi ce n'eſt pour ne pas nous en raporter aveuglement à la déciſion de ceux, avec qui nous vivons? qu'ils ſe rient de l'auſterité de notre morale, qu'ils nous mépriſent nous & nos vertus, peu importe, ce n'eſt pas pour eux, mais avec eux que nous voulions être heureux. Au reſte ne nous imaginons pas qu'ils nous condamneront toujours

jours, revenus tôt ou tard de leurs erreurs & de leur aveuglement, ils envieront notre ſort: il y a plus, il nous aprouvent lors même qu'ils ſont ſemblant de nous condamner, nos vertus les choquent quelquefois, parce que ces vertus ſont autant de cris qui s'élevent contre eux, & qui leur reprochent leurs égaremens; ils craignent & fuient ces hommes, qui ſemblent les avilir, ſemblables à ces animaux nocturnes, qu'un beau jour n'éclaire jamais, & que les tenebres flatent, ils cherchent à éviter ce qui pourroit les faire connoitre de trop près: ils écartent tout ce qui pourroit reveiller en eux les remords, qu'ils craignent, & comment les écarter ſi aïant

ſous les yeux des hommes vertueux, ils ne cherchent à diminuer le prix de leurs vertus ?

Ce qui fait que les hommes s'aveuglent ſi facilement ſur la nature des vrais biens & des veritables maux, c'eſt qu'ils jugent du prix des biens par le degré de plaiſir, qu'ils éprouvent à les poſſéder, & des maux par le degré de douleur, qu'ils éprouvent lorsqu'ils les ſoufrent. Eſt-il un moien plus ſur de ſe tromper ? Ce n'eſt ni le plaiſir ni la peine qui doit nous gouverner & nous décider : ſans cela il arrivera que les actions les plus honteuſes & les plus dangereuſes nous paroitront bonnes, & que les choſes les plus utiles & les

les plus néceſſaires nous paroitront mauvaiſes. Ce ſentiment intérieur ſur lequel les hommes inſiſtent, & qui doit à leur avis décider la queſtion du Bonheur, la décideroit ſans doute, s'ils étoient moins en proie aux paſſions, & ſi leur imagination étoit mieux reglée. Enlevés à un enfant un jouet dangereux, c'eſt pour lui le plus grand de tous les maux: Combien de perſonnes, qui ont de l'averſion pour une infinité de choſes ſans pouvoir en donner de raiſons! ſeroit-il étonnant après cela qu'elles en aient pour ce qui eſt opoſé à ces malheureux penchants, qu'elles ont contractés? Ce ſentiment de plaiſir ou de peine n'eſt autre choſe que la paſſion elle-même; écou-

écoutés la raiſon lorsque vos déſirs étant ſatisfaits l'aveuglement commence à ſe diſſiper, c'eſt à dire lorsque vous ceſſerez de vous étourdir, & vous verrés bientôt que vous vous faites illuſion.

Si après cela on demandoit encore, ce que c'eſt que le vrai bien, je repondrois que c'eſt la connoiſſance vive & exacte de nos devoirs. Une connoiſſance vive a toujours de l'influence ſur nos actions, & s'il arrive que nous connoiſſions nos devoirs ſans les pratiquer, c'eſt que nous ne les connoiſſons que d'une maniere obſcure, c'eſt que nous n'y pretons aucune atention, c'eſt que nous n'avons garde d'en reveiller en nous l'idée avec cette chaleur, qui

qui détermine la volonté, c'eſt qu'apellant au ſecours de nos paſſions les préjugés & l'erreur nous nous faiſons une morale, qui n'eſt pas celle de l'honnete homme. Celui qui connoit ſes devoirs, comme il convient à l'homme de les connoitre, les pratique toujours: connoiſſons les ainſi, il en ſera de nous comme de ce ſage, que l'aurore trouve toujours, & que le ſoleil couchant laiſſe toujours dans la plus parfaite tranquilité, à qui l'abſence des plaiſirs n'eſt pas deſagréable, à qui la jouiſſance n'en eſt pas dangereuſe, qui même comme l'Epicurien les ſavoure avec volupté, mais qui n'y met pas plus de prix qu'il ne convient, qui eſt d'autant plus heureux dans ces

mo-

momens de plaiſir qu'il n'a point à craindre un triſte repentir, qui a toujours aſſez, qui éleve ſon ame & ſçait goûter ces momens délicieux, que le commun des hommes refuſe de connoitre. Ne croiés pas que ce qui eſt au delà de ces biens rende l'homme fort heureux: là où il n'y a point de vertu, là auſſi il n'y a point de bonheur, quels que ſoient les avantages qu'on y ſupoſe: un pigmée élevé ſur une montagne eſt un pigmée qu'on voit de loin, un coloſſe dont la baſe eſt au fond d'un précipice, eſt un coloſſe qu'on ne voit que de près: il eſt une miſere au ſein de l'abondance, & une abondance au ſein de la miſere. Acumulés les honneurs, les richeſſes, cher-

chés tous les biens paſſagers de la vie, pour les mettre ſur la tête d'un ſeul homme, ſi vous lui refuſez la vertu vous en avez fait le plus malheureux des hommes: il veut jouir, & deſtine les reſtes fragiles d'une vie prête à finir au ſoin de ſes veritables intérêts, ce qui ne peut plus ſervir à rien, il le deſtine à l'eſſentiel: quand il n'aura plus de memoire, il voudra chercher dans l'hiſtoire des exemples, qui l'inſtruiſent; quand il n'aura plus de jugement, il voudra examiner ſon état paſſé & ſon état préſent; quand il ſera degouté de tout parcequ'il ne pourra jouir de rien, il voudra éprouver les plaiſirs de la vertu,

qu'il n'a pas voulu connoitre; quand ſon cœur vuide de paſſions, ne ſentira que des regrets, des remords & du trouble, il voudra éprouver ces ſentimens de paix & de contentement que produit la ſageſſe. Quelle folie de vouloir commencer à vivre, lorsqu'il eſt tems de mourir, de conter s'ocuper des réfléxions les plus ſolides, dans un tems où peu d'hommes parviennent, & où les hommes qui y parviennent manquent aſſés ſouvent de force pour s'en ocuper! Le ſage aïant toujours en vûë une immortalité qu'il déſire, & qu'il eſpere, regarde les biens de la vie comme des fleurs qui parent ſon paſſage, mais qui ne

ne doivent point l'arreter, parcequ'elles se fanent avant qu'il les quite.

Il est d'autant plus impossible de douter de ces verités, que tous les hommes les reconnoissent pour peu qu'on raisonne avec eux: au milieu du tumulte des passions & de l'yvresse des plaisirs, il est assez naturel qu'ils s'étourdissent sur la nature & la nécessité de leurs devoirs, la voix de la raison ne parvient jusqu'à eux, que comme un vain son, qui ne frape que les oreilles: mais parlés à l'homme lorsque fatigué de ses amusemens il veut bien rentrer en lui-même, faites lui envisager le vrai, vous verrez qu'il en sera frapé. J'en ai

vû plus d'un à qui j'ai arraché ces aveux, mais ils étoient bientôt oubliés. Qu'on auroit donc raison de rechercher la conversation de ceux, qui sçavent mettre un frein à leurs passions, rien n'est plus propre à nous porter à la vertu: l'exemple est le premier de tous les maitres, il persuade le mieux parcequ'il est le plus éloquent.

La dificulté de parvenir à dompter ses passions, & à se faire une douce habitude des devoirs que nous avons à pratiquer, nous arrêteroit-elle? Il n'est point si dificile d'être vertueux, c'est la passion qui supose des dificultés, où il n'y en a point: vivez comme si vous

étiés continuellement obſervé, perſuadés vous qu'aucune penſée de votre ame n'eſt indiférente, qu'elles influent toutes ſur votre bonheur, jettés ſouvent vos regards ſur vos devoirs & ſur vos actions, comparés l'homme tel qu'il devroit être à l'homme tel qu'il eſt, ſcrupuleux obſervateur de ce qui ſe paſſe en vous-même, jugez vous comme vous jugeriés un homme à qui vous n'avez rien à pardonner. Si nous penſions que Dieu eſt près de nous, avec nous, & en nous mêmes, ſi cet eſprit qui vit au dedans de nous n'étoit continuellement diſtrait par le ſoin, que nous prenons de l'ocuper de tout ce qui eſt

hors de nous, plus vertueux & plus ſages nous trouverions qu'il en coute pour être vicieux.

Mais, dira-t-on ſans doute, quelle prodigieuſe diférence entre ces principes & ceux du commun des hommes! la plus grande partie du genre humain ſera donc privée de ce degré de bonheur tant déſiré, & il ne ſera reſervé qu'à un petit nombre de mortels, de trouver qu'il eſt heureux de vivre? Erreur, les principes ſont les mêmes, la nature & la raiſon les dictent à tous les hommes, & pour nous la revelation les a developés. Lorsque la philoſophie, ou une raiſon plus éclairée étoit néceſſaire pour épu-

rer

rer nos mœurs, lorsque la superſtition écartoit de la Divinité les perfections qu'on y doit ſupoſer, lorsque les hommes conduits par leurs paſſions ſe formoient des Dieux commodes, les lumieres de l'eſprit mettoient une plus grande diférence entre les hommes, mais elles n'en mirent jamais aſſés pour juſtifier les murmures de ceux, qui étoient moins heureux: il reſtoit toujours à l'homme la puiſſance de ſuivre les lumieres de ſa raiſon, & il eſt un contentement, une paix de l'ame, un bonheur réel pour qui les ſuit. Nos devoirs ſont proportionés à nos lumieres comme à notre pouvoir, c'eſt à dire que s'il eſt vrai, que

plus nos lumieres ſont étendues plus auſſi il nous eſt impoſé de devoirs, par la raiſon que nous ne ſommes obligés qu'à la pratique de ceux qui nous ſont connus, il ne l'eſt pas moins que plus l'homme a de devoirs à remplir, plus auſſi il ſe trouve en état de faire de ces éforts de vertu, qui ſemblent quelquefois être au deſſus des forces humaines, & cela parceque dès qu'un devoir nous eſt connu, le motif qui peut nous engager à le pratiquer, & le bien qui nous en revient nous le ſont auſſi; la raiſon & notre propre conſcience ne nous demandent que ce que nous pouvons: or l'homme eſt heureux dès qu'il fait tout ce qu'il peut pour l'être.

J'a-

J'avoue que c'eſt un grand avantage que d'être éclairé, mais ne nous imaginons pas qu'à cet égard la diférence entre les hommes ſoit immenſe : ne nous perſuadons pas que les plus vaſtes connoiſſances ſoient néceſſaires à qui veut connoitre tous ſes devoirs. Celui qui écoute la voix de ſa raiſon doit & peut être tranquile : mais qu'il eſt peu d'hommes, qui l'écoutent toujours ! Si l'on dit que la raiſon de la plus grande partie d'entre eux, eſt un amas informe d'idées vagues de préjugés & d'erreurs, qu'on voit d'un côté le peuple ſeduit par les aparences, par les paſſions les plus brutales, par les préjugés les plus groſſiers, & de l'au-

l'autre les hommes plus éclairés ſeduits par les ſiſtemes, par les opinions du ſiecle, par des paſſions colorées de quelque beau nom, je dirai que les hommes ne peuvent ſe tromper ſur la nature des devoirs, qui leur ſont impoſés, & c'eſt tout ce qu'il faut pour leur bonheur.

Si la pratique de nos devoirs, ſi l'ocupation la plus noble, ſi l'état le plus doux de l'ame, ſi les ſenſations les plus délicates, ſi la jouiſſance d'une infinité de biens, ſi l'aſſurance la plus certaine d'une immortalité heureuſe ne peuvent engager les hommes à ſe perſuader de leur bonheur, je ne connois rien au monde dont on ait raiſon

d'être

d'être certain. Je ſais que je combats des préjugés dificiles à détruire, mais il me ſufit de pouvoir conter ſur le ſufrage de tout homme, qui voudra bien rentrer en lui-méme. S'il y a des hommes malheureux, c'eſt parcequ'ils veulent l'être: leur malheur eſt de nature à être détruit dès qu'il leur ſera bien connu, & il peut le leur être à chaque inſtant. Nous avons tout ce qu'il nous faut pour remplir le but pour lequel nous ſommes nés, rien ne nous manque. Nous ſerons auſſi heureux qu'il eſt poſſible de l'être, ſi nous le voulons ſerieuſement: nous pouvons toujours chercher dans le préſent, dans le ſouvenir du paſſé, & dans

l'espérance de l'avenir des sujets de plaisir, de joie & de contentement. Si les biens de la vie ont des inconveniens, les veritables biens n'en ont point: qu'on en jouisse dans le plaisir ou au milieu des peines passageres de ce monde, cela n'ôte rien à notre felicité.

M'objectera-t-on que ce sont les hommes qu'il faut consulter, pour sçavoir s'ils sont heureux, & qu'il n'y a point de bonheur pour celui qui s'imagine n'en point avoir? Mais ignore-t-on donc que l'homme est un Etre qui se croit malheureux sans malheur, ou qui du moins ne veut pas passer pour être heureux? Aux yeux des

des hommes nous multiplions nos maux, nous les exagerons, nous diminuons le prix des biens, dont la nature trop liberale pour des ingrats, nous a comblés, mais notre cœur condamne tout bas ce que notre bouche prononce. Si l'on dit que le ſuicide prouve que quelques hommes ſont malheureux, je repondrai que le ſuicide ne prouve autre choſe, qu'un moment de délire; j'avoue qu'un homme qui périt par ſes mains ſe croit malheureux, mais je nie qu'il le ſoit autrement que par les crimes qu'il peut avoir commis, & par celui qu'il commet en s'arrachant une vie, dont il n'a pas le droit de diſpoſer. Il y a des maux

dans

dans la vie, & ces maux ont leur ivresse, un moment de réfléxion auroit empêché une action aussi noire, & la même main, qui vient de terminer les jours de ce désesperé, fermeroit si elle le pouvoit la plaie qu'elle vient de faire. Il est un tems, où nous devons mourir, ce n'est point à nous à en avancer le terme; *Vale & I licet*, disoient les Romains au mort, dont ils alloient bruler le cadavre. Si l'on y prend garde, on verra que le suicide même prouve, que les crimes & les vices sont les seuls & les veritables maux. Pour ce qui regarde les foux & les melancholiques, c'est une question qui demanderoit un ouvrage separé,

&

& qui ofre un trop vaſte champ à d'importantes réfléxions, pour être examinée ici.

Pour trouver des malheureux parmi les hommes, on charge le portrait, ſans ſonger s'il eſt poſſible qu'un tel homme exiſte, ou du moins s'il exiſte réellement. Examinés de près les plaintes des hommes, vous verrez qu'ils ne ſe plaignent de leurs maux, que parcequ'il leur eſt étrange & nouveau d'en avoir. Plus juſtes ils devroient penſer à tous les biens, dont ils jouiſſent, mais la poſſeſſion les y a rendus inſenſibles: plus raiſonnables ils devroient ſe feliciter du grand nombre de maux aux quels ils ont echa-

echapés, mais un moment de peine éclipſe à leurs yeux un ſiecle de bonheur.

Je ne me ſuis point fait une philoſophie, qui mépriſe les maux de la vie, & qui fait gloire d'une inſenſibilité réellement au deſſus des forces humaines: je ſuis tout auſſi éloigné de croire, comme quelques théologiens du ſiecle paſſé, que nous devrions être contents, quand même il auroit plû à la Divinité de nous rendre très malheureux en ce monde, & de nous préparer pour l'avenir le ſort le plus funeſte: je me ſuis fait de Dieu une idée bien plus grande, il n'a point tiré l'homme du néant pour le plonger

ger dans le malheur. Jettés vos regards ſur l'univers, & vous verrez la nature en travail s'opoſer à nos maux: jettés vos regards ſur les voies de la providence, & vous verrez bientôt qu'un hazard aveugle ne conduit point cet univers: tout concourt au bonheur des hommes, & Dieu n'eſt point un tyran. Je pardonne à l'Epicurien ſes murmures, le hazard a tout fait dans ſon ſiſteme, ſon Dieu n'y a aucune part: mais peut on les pardonner à celui qu'une lumiere plus pure éclaire? Qu'on nous montre que le Souverain Maitre de ce monde a pû faire mieux, & a pû faire autrement

ſans agir contre les principes éternels de ſes actions: faute de connoitre l'enſemble nous trouvons des defauts dans quelques parties. Tous les jours on impoſe ſilence à une jeuneſſe orgueilleuſe qui juge de tout, & l'on ſe permet des jugemens ſur les ouvrages de Dieu même: notre raiſon trop fiere apelle à ſon tribunal, ce qu'elle devroit admirer en ſilence.

Oui, je l'avoue, il y a des maux & des aflictions dans la vie: il s'agit de nous conſoler, & la ſageſſe nous donne des préceptes faciles à ſuivre pour tout homme raiſonnable. Le

plus

plus ſouvent les hommes s'étourdiſſent, ils opoſent à leurs maux des diſtractions: ſemblables à ces medecins empiriques, qui donnent des palliatifs à leurs malades, & qui fiers d'une guériſon momentanée endorment l'ennemi au lieu de le détruire, ils ne font qu'étoufer la douleur pour quelques inſtans. Vous les voiés pour ſe conſoler du mal en écarter l'idée, éloigner de leur eſprit tout ce qui pourroit les attriſter, ils retardent la peine au lieu de la diminuer; combien d'hommes, qui atendent du tems & de l'avenir ce qu'ils peuvent ſe procurer dès l'inſtant même, & ce qu'ils auront

d'autant plus dificilement qu'ils atendront davantage. A cette extrêmité ajoutons l'autre non moins raiſonnable, & tout auſſi dangereuſe, c'eſt le déſeſpoir: on n'enviſage alors que le mal ſans ſonger au remede, étonné, anéanti par la douleur, on ſe refuſe à tout autre ſentiment, on craint même l'importun, qui vient interrompre le cours de nos gêmiſſemens. Combien de fois ne nous arrive-t-il pas d'aller au devant des maux, en les craignant! ſoucis & inquietudes dont on eſt devoré, on joint à la foibleſſe l'art dangereux de ſe repréſenter comme préſent ce qui eſt fort éloigné, comme certain

ce

ce qui eſt fort douteux: pour une ame de cette trempe, il n'eſt pas aiſé d'y porter la tranquilité & la paix. La conſolation devient plus aiſée à meſure qu'il y a plus de vertus dans ceux, que l'on conſole: un homme veritablement vertueux eſt auſſitôt conſolé qu'aſligé, tant il eſt vrai que la vertu eſt notre veritable bien, car tous les biens de la vie ſont ſans éfet pour quiconque ſoufre les plus petits maux. S'il eſt des malades dificiles à guerir, c'eſt beaucoup moins par la force du mal, que par la foibleſſe volontaire du malade; les préjugés, les vices ſont de terribles ennemis à combatre, lorſque

l'homme combat pour eux, mais il ne faut point reculer, il faut forcer l'homme à écouter les leçons de la ſageſſe.

C'eſt aux premiers mouvemens de la douleur, comme aux premieres tentations, qu'il faut reſiſter: on riſque trop à atendre, comment détruire un mal dans ſes progrès, lorsqu'on n'a pû l'étoufer dans ſa naiſſance? Un mal nous arrive, la premiere choſe que nous devons faire, c'eſt de connoitre la nature & le degré de ce mal, la ſeconde c'eſt de ſonger au remede, & la troiſieme de nous conſoler. Si l'on enviſage les choſes de bien près, on verra que dans les

maux

maux de la vie les consolations ne sont autre chose, que l'intime persuasion où l'homme doit être, que tout ce qui lui arrive concourt directement ou indirectement à son bonheur: dévelopés cette idée à un homme qui soufre, apliqués la aux circonstances où il se trouve, présentés lui la verité telle qu'elle est, & vous le consolerés s'il est raisonnable, pour peu même qu'il le soit. Pour que les maux de la vie troublent notre bonheur, il faut que nous cooperions avec eux: ce n'est pas le mal en lui-même, qui nous fait soufrir, mais c'est la réfléxion dont nous l'acompagnons: c'est notre foiblesse,

ce ſont nos vices qui trouvent dans ce qui nous arrive le moien d'altérer notre bonheur. L'idée afligeante qui ſe préſente d'abord à notre eſprit, c'eſt à dire des regrets & des déſirs, pourroit être combatue, & le feroit avec ſuccès, ſi nous le voulions: il dependroit de nous de ne pas tant regreter, de ne pas tant déſirer; il dependroit de nous de regarder les adverſités de la vie comme des biens néceſſaires à l'homme, parcequ'il eſt homme: la douloureuſe amputation de quelque membre n'eſt elle pas un bien, pour qui ne ſçauroit être ſauvé ſans la ſoufrir? A combien de perſonnes n'aurions

nous

nous pas pardonné, ſi nous euſſions réfléchi avant que de nous couroucer? combien de maux dont nous ne nous ſerions jamais plaints, ſi nous euſſions réfléchi avant que de pleurer. Il en eſt de beaucoup de maux de la vie, comme de ces terreurs paniques, qui examinées de bien près au lieu d'être des ſujets de crainte deviennent des ſujets de riſée.

Il y a des remedes qui ſoulagent le malade, il y en a qui étouſent juſqu'au ſentiment du mal, il y en a qui nous conſolent. La nature eſt pleine de reſſources, elle eſt la plus tendre des meres, elle nous tend

les

les bras, ne nous éloignons pas des voies qu'elle nous prescrit; & des secours qu'elle nous ofre. Faisons plus, au sein des maux, si la providence nous y place, persuadons nous qu'il est heureux de vivre. Mais les forces humaines sufisent elles pour exciter en nous une vertu aussi puissante? Il n'y a qu'à vouloir, faisons tout ce que nous pouvons, nous pouvons beaucoup. C'est dans l'étude de la sagesse & de la verité, qu'on voit arriver en paix la fin de ses jours: à chaque instant de notre vie nous jouissons d'un bienfait inestimable: ne permetons pas que nos préjugés ofusquent la lumiere du flambeau,

qui

qui nous éclaire, arrivés à notre fin nous ſentirons qu'il eſt heureux de vivre, & très heureux d'avoir bien vêcu.

F I N.

IMPRIMÉ
CHEZ GRYNÆUS ET DECKER.







